38e ANNÉE (4e SÉRIE) № 13 21 AVRIL 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.	ÉTRANGER	Édition complète. . . . . 20 fr. 50
	Édition partielle	12 fr.		Édition partielle . . . . 14 fr. 50

L'édition **complète** comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition **partielle** n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. DEBROAS, 48, rue de Clichy, Paris 9e

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Le centenaire de la mort de Napoléon, 194. — II. Sainte-Hélène, 195. — III. Marie-Louise, 198. — IV. L'Impératrice Eugénie, 199. — V. Meurtre de Nicolas II et de sa famille, 200. — VI. Souvenirs sur Nicolas II et l'impératrice, 202. — VII. Raspoutine, 203. — VIII. Art russe ; Byzance, 205. — IX. Pologne et questions d'Orient, 206. — X. Henri de Bornier, 207.
Liturgie. — Consultations diverses, 208.

PRÉDICATION

Panégyriques de sainte Jeanne d'Arc. — I. La sainteté de Jeanne, 177. — II. Sa Passion, 179.
Plans de sermons. — La Sainte Trinité, 184.
Pour une bénédiction de cloches. — II. Les beautés de la cloche, 185.
Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame des Ermites.* — I. S. Meinrad, 187.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XLI. La charité envers le prochain : ses raisons d'être, 189.

PETIT COURRIER

Q. — Existe-t-il en France une Archiconfrérie *de la Bonne Mort* sous le vocable de S. Joseph ?

R. — Nous n'en connaissons pas. A Rome, il y a la *Pia Unione della morte di S. Giuseppe*, dirigée par le P. César Pedrini, établie dans l'église de St-Joseph à la *Porta Trionfale, via Tommaso Campanella*. S. S. Benoît XV en fait partie et, par lettre du 15 juin 1917, a accordé de précieuses faveurs aux prêtres qui s'y agrègent.

Q. — Prière d'indiquer un ouvrage traitant des paraboles évangéliques au point de vue prédication.

R. — Voir *Paraboles évangéliques* de Mgr Pichenot, 5 f., Téqui, — de Grépin, 7 f. 50, Bloud, — du P. La Couture, 2 in-32, 5 f., Beauchesne ; — *L'Enfant prodigue*, de Monsabré, 6 f., — et *Paraboles du salut*, par le même, 6 f., Lethielleux.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un livre qui donne une suite de petites instructions sur la Sainte Eucharistie (10 minutes à peu près pour chaque allocution) adressées aux membres d'une Confrérie du St-Sacrement ?

R. — Prenez les 3 premiers vol. de *La divine Eucharistie*, du Vén. P. Eymard, en vente chez Desclée, 30, rue St-Sulpice, Paris 6e ; — ou *Le Paradis sur terre*, de Rolland, 2 vol., en vente à nos bureaux, franco 10 f. pour la France (il vous suffira souvent d'un *point* de ces sermons pour remplir vos dix minutes).

P.-S. — Du P. Eymard notons encore, à la veille du Mois de Marie, le *Mois de N.-D. du T. S. Sacrement*, 8e édit., in-18 de 300 p., 2 f. 50, Desclée.

Q. — Où trouverais-je décrits par l'image les supplices des martyrs ?

R. — Voir, dans la revue *Rome* (Paris, Bonne Presse, 5, rue Bayard), nº du 8 déc. 1905, un article sur « Les diverses manières de crucifier les martyrs, » avec six planches empruntées au P. Gallonio. C'est tout ce que nous avons su découvrir.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer quelques ouvrages de méditations qui puissent être lus en public à des élèves ?

R. — *La Vie chrétienne*, du P. Suau, 6 f. 25, Paris, de Gigord ; — Girodon, *Deux années de méditations à l'usage de la jeunesse*, 1 vol. in-12, Paris, Gabalda.

Q. — Je dois traiter le sujet suivant d'histoire ecclésiastique : « Restauration disciplinaire et dogmatique au XIXe siècle. » Quel auteur consulter ?

R. — Si vous n'avez ni Rohrbacher, ni Darras, prenez les tomes VII et VIII de Mourret, qui vous

conduiront de 1789 à 1878; — *Un Siècle, 1800-1900,* publié sous la direction de Mgr Péchenard, gr. in-8 de plus de 1000 p. (pèse 1450 gr.), en vente à 5 f. (port en sus) chez René Giard, 2, rue Royale, à Lille; — Mgr Baunard, *Un siècle de l'Eglise de France, 1800-1900,* in-8, 7 f. 50, Paris, de Gigord; — Bellamy, *La Théologie catholique au XIX*e *siècle,* in-8, Beauchesne; — etc.

Q. — Existe-t-il une revue littéraire bien écrite, pour jeunes gens cultivés entre 20 et 30 ans, revue qui aurait une partie distrayante (roman ou autre), distraction que l'on ne trouve pas suffisamment dans la *Revue des Jeunes* ?

R. — Pour jeunes gens de 20 à 30 ans, je ne crois pas que l'on ait songé à faire quelque chose de spécial. Ils sont d'âge à aborder les grandes Revues générales du type du *Correspondant.* — On annonce la réapparition de la *Revue Française* (directeur Antoine Redier) pour le 24 avril; elle ferait sans doute l'affaire; demandez no spécimen 12, rue Auber, Paris 9e.

Q. — Où me procurer les documents voulus pour faire une conférence sur le socialisme : 1° Comment les socialistes prétendent-ils actuellement organiser la société future? 2° Pourquoi les socialistes combattent-ils l'Eglise catholique?

R. — Le *Manuel de Sociologie catholique, Histoire, théorie, pratique,* du P. Belliot, vous donnera toute satisfaction, in-8 de 700 p., 20 f., Paris, Lethielleux.

Futurs Epoux, par l'abbé Grimaud. — In-12 de 306 p., 5 f. (maj. comp.) — Paris, Téqui.

« Aux grands jeunes gens, » lit-on en sous-titre, c'est-à-dire aux jeunes gens de philosophie et de lendemain de collège. L'auteur a été professeur de philosophie; il a voulu ici « résumer l'expérience que peuvent procurer vingt années de direction spirituelle de la jeunesse. » Et quiconque en effet aura commencé la lecture de ces pages sera tout de suite frappé, saisi du ton pénétrant qui y règne et qui témoigne de convictions longuement vécues. A ses « Grands » M. Grimaud donc parle de la liberté (sa notion, sa discipline), de la pureté (formation à la pureté), de la piété, du choix d'un état de vie, de ce qui les attend dans la « vie libre » : les ennemis intérieurs (la présomption, la paresse, la sensualité), les ennemis extérieurs (camarades, sollicitations féminines, théâtre, lectures); le règlement de vie (choix d'un directeur; emploi du temps; comment méditer?); l'apostolat (apostolat du camarade, apostolat du pauvre, apostolat social, presse, conférences populaires); le mariage : notion de l'amour, instruction au mariage, choix de la fiancée. — M. Grimaud a laissé parler son cœur en même temps que son intelligence et son expérience; et il nous a donné un livre vraiment neuf et dont on ne trouve pas l'équivalent ailleurs.

Nouveau Programme du Brevet élémentaire. — In-12 de 92 f., 0 f. 90. — Paris, Hatier.

Nos lecteurs savent (puisqu'ils nous ont questionnés là-dessus dès l'automne dernier) qu'un Décret du 18 août 1920 a considérablement remanié le programme du Brevet élémentaire (et remanié dans un sens qui, au moins pour cette année, ne peut être que très gênant pour les candidats venant de l'enseignement libre). On en trouvera le texte intégral, avec toutes les instructions annexes et tous les documents officiels, dans la brochure que nous annonçons ci-dessus.

Le Nouveau Programme appelle de nouveaux *Manuels.* Quelques fascicules déjà ont paru : *Précis de Morale,* par J. Herbé (pseudonyme qui voile une haute personnalité catholique), in-16 de 40 p., 0 f. 90; — *Questions pratiques de Sciences au Brevet élémentaire,* par Plomion, licencié ès sciences et directeur d'Ecole à Paris, in-16 de 104 p., 0 f. 90; — *Complément de Sciences physiques conforme au Nouveau Programme du Brevet élémentaire,* par A. Brémant, in-16 de 36 p., 0 f. 60. — Dans la collection *Classiques pour tous,* vient de paraître *Le Bourgeois gentilhomme,* in-16 de 68 p. (cf. *Ami, couv.* p. 27).

Saint Thomas d'Aquin, par le Dr Grabmann. Trad. par E. Vansteenberghe, directeur au Grand Séminaire de Lille. — In-12 de x-228 p., 7 f. — Paris, Bloud.

Au moment même où paraissait notre Chronique philosophique du 17 mars, on annonçait la traduction française de ce *S. Thomas,* que nous ne connaissions encore que dans le texte allemand et où nous étions heureux de signaler « l'une des meilleures études récentes sur la vie, la personnalité, l'activité littéraire et la philosophie du Docteur Angélique » *(Ami,* p. 137). — Sous la plume, aussi littéraire que théologique, de M. Vansteenberghe, on peut être assuré que l'œuvre originale n'a rien perdu de ses mérites.

Chanoine Guesdon. **Régime chrétien.** — In-16 de 141 p. — Paris, Gabalda.

Sous ce titre, l'auteur traite de la prière et de ses conditions, de la dévotion à la Sainte Eucharistie, à la Sainte Vierge, au S. Patron, aux morts, des pratiques qui s'imposent aux vrais chrétiens, des confréries diverses où ils auront profit à s'encadrer. Fruit d'une longue expérience, cette brochure pourra aider nos confrères du ministère paroissial dans leurs instructions et exhortations.

Critique et contrôle médical des guérisons surnaturelles, par le Dr Le Bec, président du Bureau des constatations de Lourdes. — In-12 de 264 p. — Paris, Beauchesne.

Ouvrage dédié au cardinal Granito di Belmonte, qui avait déjà agréé la dédicace du précédent volume de l'auteur, *Preuves médicales du miracle.* Le nom du Dr Le Bec dispense de tout éloge. Ce n'est pas un traité de pathologie; il a voulu seulement condenser, à l'usage surtout des lecteurs non médecins, les données scientifiques de la Pathologie sous une forme aussi accessible que possible en vue de l'étude des guérisons miraculeuses. Il s'occupe, dans une Ire Partie, du rôle du médecin, médecin traitant (discussion sur le moment physiologique de la mort; mort apparente et mort réelle : la mort réelle n'a lieu que quand la dernière cellule a cessé de fonctionner), et surtout médecin expert (règles canoniques; contrôle de la maladie, contrôle de la guérison, etc.). Une IIe partie étudie la vie cellulaire (avec un essai physiologique sur le moment de l'apparition de l'âme : l'évolution de la vie est une; la cause en est un principe immatériel que la matière ne possède pas par elle-même, et « tout nous conduit à ajouter que ce principe est entré en action au moment même où la cellule primordiale était prête à le recevoir à la suite de la coalescence des deux cellules génératrices mâle et femelle »), puis, les microbes, la maladie dans son évolution, et plus spécialement les maladies infectieuses. — En appendice, un Lexique des termes médicaux les plus habituellement employés, et des planches montrant les champs de distribution des nerfs de sensibilité à la peau, ce qui permettra de distinguer d'un coup d'œil les vraies paralysies des fausses paralysies hystériques.

En vente à nos bureaux : **Pour votre Confession,** *Examen de conscience à l'usage des enfants, suivi d'un Chemin de Croix,* 48 pages in-32, franco 0 f. 25 (les dix, franco 2 f. 15; les 50, 9.90; le cent, 19.55).

La **Petite Histoire de ma Religion,** de Fournier, très utile pour les Catéch. de persévérance, est en vente aux conditions indiquées à la 1re p. de la couverture du 7 avril.

Hymne à Jeanne d'Arc, de Gravier. Partition in-4°, texte, chant et accomp., 1 f. 75; in-8°, texte et chant, 0 f. 30; paroles seules, les 10 ex., 0 f. 65.

38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 13 21 AVRIL 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Le centenaire de la mort de Napoléon. — II. Sainte-Hélène. — III. Marie-Louise. — IV. L'impératrice Eugénie. — V. Meurtre de Nicolas II et de sa famille. — VI. Souvenirs sur Nicolas II et l'impératrice. — VII. Raspoutine. — VIII. Art russe ; Byzance. — IX. Pologne et questions d'Orient. — X. Henri de Bornier.

I. — Le mois prochain nous ramène le centième anniversaire de la mort de Napoléon, † 5 mai 1821 (cf. L. Madelin, *Revue de la Semaine*, 18 fév. 1921 ; et Frédéric Masson, *Napoléon à Sainte-Hélène,* 1912). La première fois que ses yeux sont tombés sur ce nom de Sainte-Hélène, Napoléon avait dix-neuf ans (1788). Il était lieutenant d'artillerie, en garnison à Auxonne. Un jour qu'il était à étudier les possessions anglaises hors d'Europe dans la *Géographie moderne* de l'abbé de Lacroix (ouvrage qui, publié en 1747, a servi de base, cinquante ans durant, à l'enseignement de la géographie dans les collèges), notant sur un cahier ce qu'il lui semblait utile de retenir, il écrivit ceci : — « En Afrique, Cabo Corso en Guinée, château assez fort ; à côté est le Fort Royal, défendu par 16 pièces de canon. *Sainte-Hélène, petite île.* » Ce jour-là il n'écrivit pas plus avant. Le reste de la page est demeuré en blanc... Les Anglais plus tard se chargeront d'y mettre du noir, tandis que la Providence y préparera à la victime une mort chrétienne.

Comment une si grande destinée est venue s'achever là, on s'en souvient : Waterloo, 18 juin 1815 ; le 19, arrêt à Laon, où l'Empereur compte rallier l'armée; mais on lui représente que l'état des esprits n'est pas sûr à Paris et que sa présence y est nécessaire. Le 20 juin, à onze heures du soir, rentrée à l'Elysée. Le 21 au matin, à l'instigation de Fouché, et sur une motion de Lafayette, la Chambre des Représentants se déclare en permanence et que « toute tentative pour la dissoudre est un crime de haute trahison » (ce qui est contraire à l'Acte additionnel, aux termes duquel l'Empereur garde le droit de dissolution) : Lucien et Carnot conseillent à Napoléon la dissolution quand même et l'appel au peuple, mais l'énergie de l'empereur est brisée. L'après-midi du 21 se passe à l'Elysée en discussions et en récriminations stériles. La nuit du 21 au 22, les bureaux des deux Chambres décident la nomination d'une Commission chargée de négocier directement avec les puissances coalisées. Le 22 au matin, devant la passivité de l'Empereur, les parlementaires vont plus loin : l'un d'eux (toujours à l'instigation de Fouché) demande l'abdication ; Lafayette propose la déchéance, d'autres parlent d'arrestation... Napoléon abdique : il avait, dit-il, compté « sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et sur le concours de toutes les autorités nationales... Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II empereur des Français... » Proclamation sur laquelle la Chambre refuse de se prononcer. Elle constitue un *Gouvernement provisoire* de cinq membres, dont l'âme est Fouché... Cependant les ennemis marchent sur Paris, mais en ordre très dispersé : ils sont à la merci d'une manœuvre habile, qui permettrait d'obtenir une paix honorable : Napoléon, alors à la Malmaison, le sent, demande qu'on le laisse reprendre le commandement de l'armée, s'engageant à le déposer et à partir pour l'Amérique le jour même où il aura repoussé l'ennemi... Fouché refuse, et le force à partir pour Rochefort... Paris, livré par Fouché, capitule le 3 juillet au soir; le 7, Anglais et Prussiens y font leur entrée, chassent, le 8 au matin, le Gouvernement provisoire et la Chambre des Représentants : le soir, Louis XVIII se réinstallait aux Tuileries, avec Fouché pour ministre.

Voici donc Napoléon, le 29 juin, en route pour Rochefort, d'où il compte s'embarquer pour l'Amérique. Il arrive à Rochefort le 3 juillet ; il avait appris la veille, à Niort, que la rade était bloquée par une croisière anglaise, le *Bellérophon* et deux petits vaisseaux (le reste de l'escadre anglaise, au large). On pourrait tenter encore le passage, mais Napoléon se refuse à sacrifier des vies qui continuent à s'offrir ardemment à lui. On lui propose de gagner tel autre port de la côte où une garnison sûre l'accueillera et lui fera une escorte triomphale jusqu'à l'armée de la Loire : des matelots s'arrachent les cheveux de désespoir devant son refus. Un Danois accepterait de le dissimuler dans une barrique vide parmi un chargement d'eaux-de-vie...

Mais c'est une tout autre idée qui hante Napoléon : dès avant de quitter la Malmaison, il a formellement demandé qu'on lui accorde la faculté de se rendre à bord de l'escadre anglaise si les circonstances l'y obligent : Fouché a refusé, et les dépêches

des jours suivants indiquent qu'il voulait, le misérable, se réserver l'avantage de procéder lui-même à la livraison de l'empereur. L'empereur se livrera lui-même ; il a fait sonder, le 10 juillet, les intentions du capitaine Maitland, commandant du *Bellérophon*. Maitland, spontanément, sans en être prié, a suggéré la pensée que Napoléon trouverait asile en Angleterre, alors qu'il était déjà parfaitement au courant des décisions de son gouvernement. Quelques jours encore se passent ; ses fidèles essaient de lui faire agréer un nouveau projet d'évasion, qui était sur le point d'être mis à exécution quand soudain, le 13 juillet, à onze heures du soir, Napoléon, maîtrisant les dernières résistances de l'instinct de liberté, décide de se rendre à bord du *Bellérophon* : — « Il y a toujours danger à se confier à ses ennemis, dit-il à Bertrand ; mais mieux vaut risquer de se confier à leur honneur que d'être en leurs mains prisonnier de droit. » *Leur honneur !!!* Le lendemain 14, il fait avertir Maitland, et écrit sa sublime lettre au Prince Régent d'Angleterre : — « Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. »

Le 15, Maitland l'accueille en hôte à bord du *Bellérophon*. Mieux eût encore valu pour l'honneur de l'Angleterre, dit M. Madelin, recevoir à coups de fusil l'illustre ennemi qui ainsi se présentait au seuil du Royaume-Uni, que de l'accueillir en hôte, pour transformer ensuite en guet-apens l'hospitalité qui semblait accordée. Un illustre Premier Anglais, lord Rosebery, devait, de nos jours, le reconnaître sans ambages : — « Si Sainte-Hélène, dit-il, rappelle de cruels souvenirs aux Français, bien plus cruels encore sont ceux que ce nom éveille parmi nous. » Et déjà en 1815, celui qui dirigeait le *Foreign Office*, lord Castlereagh répugnait à se faire le geôlier de Napoléon et eût aimé qu'on le rejetât purement et simplement au gouvernement des Bourbons, qui, comme « sujet rebelle, » l'eût fait pendre ou fusiller : ce qui eût été sans doute une solution à la Pilate, mais les Pilates se croient toujours autorisés à se laver les mains, rite auquel l'Angleterre ne peut plus songer après Sainte-Hélène...

On délibéra dans les chancelleries ; et l'Europe s'étant le 2 août mise d'accord sur la nécessité de jeter dans l'*in pace* de Sainte-Hélène le terrible vaincu, l'Angleterre accepta le rôle odieux. Napoléon, mené à Plymouth par le *Bellérophon*, où il était encore honoré en souverain, fut transféré sur le *Northumberland*, où, immédiatement traité en prisonnier, il reçut signification du sort qui l'attendait. Il protesta, le 5 août, « à la face du ciel et des hommes » : — « ... J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance ? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité ? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et on l'immola... » On lui permit, — seul adoucissement à sa captivité, — d'emmener quelques Français ; et, le 17 octobre, après six semaines de traversée, le *Northumberland* était à Sainte-Hélène.

II. — Sainte-Hélène, « petite île, » avait écrit le jeune lieutenant Bonaparte : 121 kilomètres carrés. Surtout l'île la plus isolée qui se puisse imaginer : à 1700 kilom. de la côte africaine, et 3000 du littoral brésilien [1]. Elle était évidemment inabordable à une expédition libératrice, il ne pouvait être question d'évasion. Il n'en eût été que plus facile à l'Angleterre de montrer, tout au moins dans les procédés, une demi-magnanimité, surtout après les formidables renforts que la défense de l'île reçut dès les premiers mois : 500 pièces d'artillerie en batterie, 24 canons de campagne, des mortiers, plus de 2000 soldats ; enfin, et jusqu'en 1821, une véritable escadre allait être constamment à croiser dans ses eaux : 3 frégates, 2 vaisseaux armés chacun de 20 pièces, 6 bricks de 10 à 18 pièces. Jamais prisonnier ne connut pareille garde.

A cette garde, l'Angleterre ajouta la torture. L'île offre, sur sa périphérie, quelques cantons privilégiés ; hors de là, c'est un plateau de 500 mètres d'altitude, déshérité de tout, exposé aux tempêtes, humide, malsain, dénué de toute végétation (et dont les agréments ne se sont point accrus depuis lors, comme en ont témoigné les prisonniers Boers que l'Angleterre y a internés il y a vingt ans).

C'est sur ce plateau que Napoléon est confiné. Il y a, au centre, une misérable maison, — Longwood, — ferme délabrée qui, bâtie à même le sol et sans caves, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée assez bas surmonté d'un grenier, — cinq petites pièces, planchers pourris et plafonds en délabre. Ce n'est absolument pas habitable ; les Anglais y font d'abord quelques réparations sommaires qui n'empêcheront pas les planchers de continuer à pourrir ; on y installe un mobilier d'une médiocrité qui témoigne d'un parfait mépris des convenances ; on y ajoute des baraquements, très insuffisants, pour la suite de l'Empereur. Tout cela fut l'affaire de quelques semaines, durant lesquelles Napoléon fut hébergé dans une villa au rebord du plateau. Le 9 décembre, il monta à Longwood, sa dernière demeure.

Autour de Longwood une zone de 8 milles lui est laissée pour ses promenades, où il est constam-

[1] Découverte en 1501, le jour de la fête de sainte Hélène de Constantinople, par un Portugais ; restée longtemps inoccupée ; aux mains des Anglais depuis 1673. Le centre de l'île est dominé par le mont Halley (haut de 741 mètres), ainsi appelé de l'illustre astronome de ce nom, qui y établit en 1676 son observatoire pour dresser le catalogue des étoiles australes. Un autre sommet, le pic de Diane, haut de 825 m., fut choisi par Sabine en 1840 pour se livrer à des études magnétiques.

ment accompagné par un officier anglais. A la limite de cette zone, un cordon de sentinelles, tout un bataillon toujours en armes. S'il ne sort pas, le gouverneur peut, à tout instant, faire contrôler sa présence jusque dans son appartement, jusque sous son lit. Il n'a pas la disposition des débris de sa fortune qu'il a déposés en diverses banques; il ne reçoit que de l'Angleterre l'argent jugé suffisant pour lui et pour les siens ; il aura à subir toutes les restrictions que le caprice du Cabinet anglais pourra imposer à ses dépenses. On lui dénie, bien entendu, tout titre souverain : il n'est, pour les agents anglais, que le « général B*u*onaparte » : on sent l'intention péjorative de cet *u,* l'homme n'a même plus le droit de porter le nom qu'il a immortalisé [1].

Cela, c'est le règlement initial, appliqué dès l'arrivée de Napoléon à Sainte-Hélène. Dans ces premiers mois de captivité, c'est l'amiral Cockburn, commandant du *Northumberland,* qui fait fonctions de gouverneur : homme assurément strict sur la consigne [2], mais qui sait en général y mettre de la courtoisie et cette distinction de manières habituelle en tous pays aux officiers de marine. — Mais Cockburn, ce n'est que du provisoire. Au commencement d'avril 1816, arrive d'Angleterre le gouverneur définitif, sir Hudson Lowe.

Plus tard, le Cabinet anglais a essayé de faire de Lowe un bouc émissaire : pure lâcheté. Jamais Lowe, tout le temps qu'il demeura en fonctions, ne fut repris par le Ministère pour avoir exécuté ses consignes, mais toujours pour s'en être relâché ; et lord Rosebery dit nettement : — « Ce sont les ministres anglais qui sont responsables, ensemble et séparément, pour le traitement que subit Napoléon... Les agents anglais à Sainte-Hélène ne faisaient qu'exécuter à la lettre et de façon grossière une sordide et brutale politique. » Le Cabinet anglais, aussi bien, en jetant les yeux sur Lowe, savait qui il choisissait : l'homme était parfait pour la fonction. Non pas méchant homme, mais, ce qui était pis, sot : « Homme stupide, dit Wellington, qui l'a eu sous ses ordres à Waterloo, il ignorait tout du monde, et, comme tous les gens qui ne savent rien du monde, il était soupçonneux et jaloux. » Il ne savait inspirer que de l'antipathie. Le commissaire autrichien envoyé à Sainte-Hélène en 1816, dit de lui : « Il se tourmente, et éprouve le besoin de tourmenter les autres. » Il n'a qu'une idée, et n'est pas capable d'en avoir d'autre : la consigne ! Si la consigne ne lui paraît pas claire, il ne connaît qu'un principe d'exégèse : l'interpréter toujours dans le sens le plus étroit. Et il s'imagine travailler ainsi pour la gloire, sinon de Dieu (je ne sais pas s'il y pensait), au moins de son pays. Wellington, un jour que Lowe venait de commettre une balourdise plus énorme que de coutume, l'avait appelé *damned old fool* (« sacrée vieille bête ! »). Et c'est cette vieille bête que l'on commettait à la garde de Napoléon. Mieux eût valu y installer un mauvais drôle.

Dès lors, et pendant les cinq ans que Napoléon va passer sous la garde de Lowe (avril 1816-mai 1821), c'est une suite ininterrompue de vexations, de tracasseries, de brimades, de chicanes où le grotesque le dispute à l'odieux. Une série de mesures viennent restreindre peu à peu le périmètre du terrain d'abord octroyé au captif pour ses promenades ; on finit par le fermer d'une grille de fer. A côté de la surveillance officielle, affichée déjà jusqu'à l'injure, on installe la plus répugnante des surveillances occultes, tout un réseau d'espionnage qui n'épargne même pas les compagnons de l'Empereur. On soulève la question d'argent, « la plus dégoûtante de toutes, » dit lord Rosebery. On lésine sur sa table, sur son combustible ; on liarde sur son budget, Lowe veut le réduire de moitié : l'Empereur affecte le dédain, refuse de discuter chiffres : — « Qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne m'en parle pas et qu'il me laisse tranquille ! » — « Si on l'affamait, il irait s'asseoir à la table des braves officiers du 53e ; ils ne refuseraient pas, il en était sûr, une part de leur dîner à un vieux soldat comme lui ! » Il fait briser, pour payer les dettes les plus criardes, la belle argenterie qu'il a apportée avec lui : le geste, connu dans l'île, scandalise d'honnêtes Anglais; Lowe en réfère à son gouvernement : lord Bathurst prend peur d'un émoi possible de l'opinion, mais ne va pas jusqu'à rétablir le budget primitif; il autorise seulement l'Empereur à faire venir d'Europe quelques fonds, mais pour le voler ensuite : l'Empereur ayant fait une commande de livres en Angleterre, le Cabinet les lui expédie avec une facture formidable de 25.000 fr. pour lesquels on eût eu une bibliothèque, et encore un de ces livres est confisqué par Lowe parce que dédicacé à *Napoléon le Grand.* — On refuse de croire à ses souffrances physiques ; jusqu'aux dernières semaines de sa vie, on les traitera de farce. Il a pour

[1] C'est le pamphlet de Chateaubriand, *De Buonaparte et des Bourbons* (avril 1814), qui a surtout vulgarisé la forme en *u.* On a souvent répété, depuis, que Bonaparte est la forme francisée de l'italien *Buonaparte.* C'est une erreur, que rectifie M. Graziani, archiviste de la Corse *(Journal des Débats,* 8 mars 1921). La vérité est que la forme *Bonaparte* était aussi italienne que l'autre : les deux formes étaient employées indifféremment. Mais c'est la forme *Bonaparte* qui apparaît le plus souvent dans les actes notariés où il est question des ancêtres de Napoléon, aux XVIe et XVIIe siècles et dans la Ire moitié du XVIIIe (on trouve ausssi *Bona Parte* en deux mots). C'est seulemcnt au milieu du XVIIIe siècle, — quand les Bonaparte d'Ajaccio crurent pouvoir rattacher l'origine de leur famille à celle des Buonaparte de Florence, — c'est alors que Charles, le père de Napoléon, prit l'habitude d'orthographier *Buonaparte ;* et son fils aîné, Joseph, l'imita. Mais l'arrêt du Conseil supérieur de la Corse reconnaissant en 1771 la noblesse des Bonaparte d'Ajaccio, orthographie constamment *Bonaparte,* sans aucune intention de lui donner par là une tonalité plus française : il respecte simplement la tradition.

Puis, à tant faire que de lui refuser tout titre souverain, pourquoi lui donner du « général » ? Si l'Angleterre prétend reconnaître la *fictio juris* qui en 1814 fait dater à Louis XVIII ses actes de la 19e année de son règne (Louis XVII, mort soi-disant le 8 juin 1795), elle doit rejeter aussi ce titre de général que Napoléon ne tient pas de Louis XVIII non plus que de Louis XVII ou de Louis XVI : Napoléon pour elle ne devrait être que « le lieutenant Bonaparte » : ce ne serait ni plus ridicule ni plus odieux.

[2] A une lettre que Bertrand lui écrivait au nom de « l'Empereur », Cockburn répondit froidement (et assez ridiculement) « qu'il ignorait qu'il y eût actuellement un empereur dans cette île ou que quelque personne possédant ce rang y fût venue avec lui sur le *Northumberland.* » Napoléon, la première fois qu'on lui présenta un message adressé au « général Buonaparte », en plaisanta d'abord : « Il faut renvoyer cela au général Bonaparte : la dernière fois que j'ai entendu parler de lui, ce fut à la bataille des Pyramides. »

médecin l'Irlandais O'Meara. Lowe se brouille avec O'Meara parce que celui-ci se refuse à lui rapporter *toutes* les conversations qu'il a avec son malade. O'Meara cependant ne mérite pas tant que cela la confiance de Napoléon : il s'est engagé à ne faire à Lowe aucun rapport secret sur la santé de l'Empereur ; or, on a retrouvé toute une série d'autographes de ces rapports confidentiels d'O'Meara à Lowe. O'Meara est dévoué pourtant ou se croit dévoué à Napoléon ; et l'ouvrage qu'il publiera en 1822, *Napoléon en exil ou une voix de Sainte-Hélène,* est l'un des plus intéressants et des plus véridiques que nous ayons sur les premières années de la captivité. Mais c'est un impulsif, qui tantôt trahit Napoléon spontanément, sans qu'on le lui demande, et tantôt se rebiffe devant les exigences de Lowe. Lowe le révoque (25 juillet 1818) « de la place qu'il occupait près du général Buonaparte ; » et de juillet 1818 à janvier 1819, Napoléon reste sans médecin : en janvier, un vertige suivi d'évanouissement oblige à mander un chirurgien de la marine, Stokoë ; Stokoë soigne l'Empereur, qui l'agréerait bien à titre définitif, mais Lowe n'en veut pas, parce que Stokoë juge l'Empereur sérieusement malade et que pour Lowe et pour le Cabinet anglais il ne doit pas être question d'une maladie qui pourrait attendrir et soulever l'opinion. Stokoë quitte Longwood le 21 janvier 1819 : de ce jour au 21 septembre, Napoléon derechef reste sans médecin, malgré une suite d'indispositions qui se succèdent sans que nul sache à quoi les attribuer.

Qui nous dira ce qu'à pareil régime a dû souffrir un pareil homme, un génie comme Napoléon, un orgueil aussi comme Napoléon, une Majesté qui a tenu l'Europe sous ses lois, qui a vu toute la tourbe des rois et princes d'Allemagne et d'Autriche et d'ailleurs se traîner à ses pieds, aux pieds de ses ministres, jusqu'aux pieds des chiens ministériels quand on s'imaginait, par des caresses répugnantes au caniche [1], pouvoir capter la faveur d'un Talleyrand par exemple, — spectacle d'un servilisme dont rien dans l'histoire n'égale la vilenie, rien, sinon la férocité de la vengeance qu'ils exercent ensuite sur le captif de Sainte-Hélène !... Quel nouvel Eschyle de ce nouveau *Prométhée enchaîné* imaginera ce qui s'est passé dans les profondeurs de cette âme, ce qu'a été cette douleur que l'on sent effroyable et surhumaine, mais dont rien n'a transpiré !

Car Napoléon n'en a rien dit. Lui, le dieu du romantisme [2], il n'a rien de la petite âme d'un romantique ; et ce n'est pas lui que l'on surprendra jamais s'abaissant à clamer à l'univers sa misère. Il juge qu'il y a, dans sa vie, des événements, et dans son cerveau, des pensées plus dignes d'occuper la postérité ; et il dicte, les premières années de sa captivité, le *Mémorial de Sainte-Hélène* (publié par Las Cases), la *Campagne de 1815* (publ. par le général Gourgaud), *Mémoires pour servir à l'histoire de France* et *Précis sur les campagnes de César* (publ. par Marchand), *Campagnes d'Egypte et de Syrie* (publ. par le général Bertrand).

Et il songe à Dieu et à l'éternité. Dès 1819 certainement, dès 1818 peut-être, il se sait atteint du terrible mal (cancer à l'estomac) qui le rongera jusqu'au bout ; et puisque personne n'y veut croire, puisque personne ne veut l'aider à guérir, il n'a plus qu'à se préparer à mourir. Et pour l'instant suprême, deux choses lui tiennent à cœur : 1° il ne veut pas mourir entre les mains d'un médecin anglais, et 2° et surtout il veut mourir assisté d'un prêtre catholique : il n'y en a pas dans l'île ; il en a, pour plus de sûreté, demandé deux. C'est à son oncle le cardinal Fesch (alors retiré à Rome) qu'il a transmis son désir.

Fesch n'eut pas la main heureuse : il envoya (automne de 1820) le docteur Antommarchi, jeune médecin de trente ans, aussi dénué de tact que de science, et les abbés Buonavita (Corse) et Vignali (Italien), deux bons prêtres, mais qui vraiment n'étaient pas faits pour comprendre Napoléon et qui, en dehors de l'administration des Sacrements, n'ont su que lui dire. Napoléon n'était pourtant pas difficile à aborder, alors. Il avait si souvent, et si grandiosement, parlé de Jésus-Christ, au cours de sa captivité ! L'avait-il d'ailleurs jamais oublié, même en ses années les plus tumultueuses ? Dès 1814, à l'île d'Elbe, la Bible était un de ses livres de prédilection ; et, sur l'exemplaire italien dont il se servait, on a retrouvé, entre autres versets annotés de sa main, celui-ci *: Prenez mon joug, et apprenez de moi à être doux et humble de cœur !* Ce n'était point là une annotation platonique : son fidèle valet de chambre Marchand, qui le servait tous les jours, à Sainte-Hélène, parle sans cesse de la « bonté » avec laquelle il traitait ses gens : « Mon fils ! » disait-il souvent à l'un ou à l'autre, expression dont il ne se fût jamais servi aux Tuileries. Et son entourage français ne lui donna que trop souvent l'occasion de pratiquer la patience ! Il y avait là, au début, quinze Français : ses trois serviteurs, qui furent parfaits ; puis le comte de Las Cases avec son jeune fils (un émigré, un homme d'Ancien Régime, que l'on fut bien étonné de voir suivre Napoléon et dont on s'est demandé si ce n'est pas par vanité et dans l'espoir de lier son nom à ce grand nom qu'il est allé à Sainte-Hélène : il n'y acheva pas l'année 1816, et Lowe le déporta pour une lettre écrite sans son visa à Lucien Bonaparte) ; puis trois généraux, Bertrand, de Montholon, Gourgaud, les deux premiers accompagnés de leur famille : entre eux c'étaient des querelles incessantes, les plus mesquines jalousies, surtout tant que Gourgaud fut là ; et la présence des dames n'était pas un élément de paix. Napoléon avait assez à faire de calmer tout ce monde. Heureusement Gourgaud rentra en Europe en 1818 [1]. Mais Bertrand lui-même, poussé par sa

[1] *Ami* 1904, p. 204.

[2] *Ami* 1907, p. 107-110, *Le Napoléonisme dans la litt. et la mentalité du XIXe siècle.*

[1] Non sans avoir étrangement (et sans le vouloir) desservi l'Empereur. Dans un accès de jalousie exaspérée, dans une « sorte de délire », il dit à Lowe d'abord, à bien d'autres en-

femme, fut un instant sur le point de quitter à son tour Sainte-Hélène... Napoléon, dès le début, avait demandé qu'on lui accordât Drouot, « le sage de la Grande Armée ; » il le redemanda à plusieurs reprises ensuite, et encore à la fin de 1820 : on le lui refusa toujours [1].

Napoléon a vite fait de voir qui est Antommarchi. Antommarchi, ignare et léger, ne prend pas son malade au sérieux; pour lui, Napoléon se frappe, et c'est tout juste s'il ne croit point à une comédie tragique en vue d'obtenir un changement de prison. Il l'abandonne d'ailleurs, et c'est, en un sens, tant mieux ; car Napoléon, exaspéré par tant de scepticisme, finira presque par lui interdire sa porte. Aux deux prêtres il livre sa salle à manger pour en faire une chapelle où il entendra dorénavant la messe, fût-ce de sa chambre quand il est alité.

Le 1er janvier 1821, quand Marchand vient ouvrir ses persiennes : — « Eh bien ! lui dit Napoléon, que me donnes-tu pour mes étrennes ? » Et Marchand lui souhaitant de quitter Sainte-Hélène : — « Ce ne sera pas long, mon fils, ma fin approche. Je ne puis aller loin ». Et comme Marchand proteste : — « Il en sera, mon fils, ce que Dieu voudra ».

Maintenant enfin, chacun dans l'entourage voit approcher la crise suprême. Médecin et prêtres, se sentant inférieurs, demandent eux-mêmes à être relevés. De Paris, l'évêque coadjuteur, Mgr de Quélen, s'offre ; finalement c'est le jeune abbé Deguerry (la future victime de la Commune) qui est désigné, avec le chirurgien Pelletan. Mais tels furent les retards, qu'ils ne devaient jamais partir.

Dès février, Napoléon ne se lève plus. — « Jamais je n'ai rien vu de si cadavéreux que lui en ce moment, » écrit Montholon. On lui propose l'intervention d'un médecin anglais ; il refuse, flairant dans cet étranger un espion de Lowe. Et son flair est juste, puisque devant ce refus Lowe s'emporte en présence de Montholon lui-même. Pour Lowe, Napoléon ne fait que simuler la maladie en vue de se soustraire à la surveillance ; mais lui, Lowe, est résolu jusqu'au bout à forcer les portes au besoin, à « recourir à la force » pour s'assurer de la présence de sa victime.

Sur instances des siens, Napoléon accepte de se lever encore ; mais il tombe, il le faut recoucher, les extrémités enveloppées de linges brûlants qu'à peine il sent. Il refuse les remèdes qu'Antommarchi lui prescrit, toujours en vue d'une maladie de foie inexistante, et que d'instinct le patient devine contre-indiqués. Et comme Antommarchi proteste : — « Eh bien, Monsieur, vous dois-je des comptes ? Croyez-vous que la mort pour moi ne soit pas un bienfait du ciel ? Je ne la crains pas ; je ne ferai rien pour en hâter le moment, mais je ne tirerais pas une paille pour vivre ! » Les douleurs sont atroces : des coups de rasoir à travers l'estomac ; les vomissements noirs deviennent fréquents... Lowe exige qu'un médecin anglais ausculte le malade : — « Pour rendre compte à ce bourreau de l'état où je me trouve ! Pour lui faire le plaisir de suivre mon agonie ! » dit l'Empereur, qui finit par accepter. Le Dr Arnott, introduit, diagnostique une simple hypocondrie : « Je suis persuadé, dit-il à Lowe, que si un vaisseau de ligne arrivait demain d'Angleterre pour l'emmener d'ici, cela le guérirait. » — Quinze jours encore avant la mort, à la question de Lowe : « Qu'est-ce qui le guérirait ? » Arnott répondra : « La liberté. »

Son esprit cependant reste extraordinairement lucide, et sa volonté, de fer. Le 12 avril, il commence à dicter à Montholon ses dernières volontés, ce célèbre testament qui révèle chez le mourant cette incroyable persistance de toutes les facultés, mémoire, intelligence, volonté, cœur ; et cependant la dictée est sans cesse coupée d'effroyables vomissements. C'est le 16 qu'il a dicté la page si ferme et si lumineuse de clairvoyance où il prescrit à son fils la conduite qu'il aura à tenir au cas où son trône lui serait rendu. — « Toute sa force semble être passée de son corps dans sa tête », dit Arnott à Lowe le 18.

Le 20, il prie Montholon d'appeler l'abbé Vignali et reste une heure avec lui. — « Quand je rentrai, écrit Montholon, l'Empereur était très calme ; sa voix ne témoignait d'aucune émotion ; il a causé quelques instants de religion, m'a demandé sa potion et s'est endormi. » Dans l'entourage du gouverneur on continue à ricaner : « Pure farce », écrit le major Harrison.

Le 3 mai, l'abbé Vignali est appelé de nouveau : — « Lorsque je serai à l'agonie, vous ferez dresser un autel dans la pièce voisine ; vous exposerez le Saint-Sacrement et vous direz les prières des agonisants. Je suis né dans la religion catholique ; je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre. » C'est alors qu'il mit ordre à sa conscience. L'abbé, en sortant, dit à Marchand : « L'Empereur vient d'être administré ; l'état de son estomac ne permet pas un autre Sacrement. »

La journée du 4 fut affreuse. La nuit suivante, tous les serviteurs l'entourèrent. Le malade ne pouvait plus que balbutier ; on distingua, à un moment, les mots : « France... Mon fils... Armée... Tête d'armée ?... Joséphine... » Toute la journée du 5, ce fut l'agonie. La tempête se déchaînait au dehors ; des rafales balayaient le triste plateau. A 5 h. 50 du soir, un coup de canon annonça à Lowe que l'Empereur n'était plus.

Le surlendemain, 7 mai, sa dépouille, enfermée en un triple cercueil, fut descendue à la paisible et mélancolique vallée du Géranium, qu'il avait lui-même désignée en attendant que l'inhumation aux

suite, que Napoléon se portait fort bien et qu'il n'eût tenu qu'à lui de s'évader dix fois... Et soudain tout se resserra autour du captif. — Gourgaud et Montholon avaient, en 1814, adhéré avec une certaine fougue aux Bourbons revenus, puis de nouveau rallié, aux Cent-Jours, le parti de l'Empereur, avec enthousiasme également. Ils pouvaient craindre des représailles ; il n'est pas invraisemblable que Sainte-Hélène leur ait paru un moyen de faire une belle sortie.

[1] Drouot, † 1847. Tous nos lecteurs ont présent à la mémoire l'*Eloge funèbre* que fit de lui Lacordaire à Nancy, un des plus magnifiques morceaux de notre éloquence chrétienne et française (au t. VI des *Œuvres, Mélanges*, p. 327-367).

bords de la Seine fût possible. On scella sur le cercueil une dalle de pierre. Mais sur la pierre aucune inscription ne fut gravée. Bertrand n'avait-il pas eu l'impertinence d'y vouloir mettre ce nom proscrit : NAPOLÉON ! Lowe ne le pouvait admettre : *Buonaparte,* soit ! Bertrand préféra laisser la pierre vierge :

> *Ici gît... Point de nom !...* Demandez à la terre
> Ce nom ! Il est inscrit en sanglants caractères
> Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
> Sur le bronze et le marbre et sur le sein des braves...
> (Lamartine) [1].

III. — M. Frédéric Masson, l'historien de Napoléon et de la famille Bonaparte, publie (*Revue de Paris*, 1er et 15 fév., 1er mars, 1er avril 1921) les *Carnets de voyage* de l'impératrice Marie-Louise. Taine disait que les plus beaux livres du monde sont ceux qui n'ont pas été écrits en vue de la publication. Marie-Louise n'a certainement pas songé qu'on pût imprimer un jour ces carnets ; mais ils n'en valent pas mieux pour cela. Elle n'a pu y mettre que ce qu'elle avait dans le cœur ou dans l'esprit ; or, elle n'avait rien dans l'un non plus que dans l'autre. Elle avait dix-huit ans (née décembre 1791) quand on la donna à Napoléon. Elle avait été élevée dans l'horreur du Corse, une horreur puérile où le raisonnement n'entre pour rien (comme en témoignent ses lettres de 12 et de 15 ans). Quand le bruit se répand à Vienne, au début de 1810, que Napoléon vient de faire prononcer (16 déc. 1809) son divorce avec Joséphine, tout le monde dans son entourage chuchote que c'est elle qui sera vouée au nouvel hymen, car Napoléon, en quête d'une épouse, a été éconduit en Russie, ne trouve aucun empressement en Bavière, tandis qu'à Vienne (la vaincue de Wagram, 1809) tout s'offre avec une incroyable servilité. Pourtant la jeune archiduchesse espère encore (janv. 1810) que « papa (l'empereur François, IIe du nom comme empereur d'Allemagne, Ier comme empereur d'Autriche) est trop bon pour me contraindre sur un point d'une telle importance. » — Nonobstant, elle ouvre toujours maintenant la *Gazette de Francfort* « dans l'idée d'y trouver la nomination de la nouvelle épouse, écrit-elle à sa gouvernante, et j'avoue que ce retard me cause des inquiétudes involontaires. Je remets mon sort entre les mains de la divine Providence... Mais si le malheur voulait, je suis prête à sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'Etat... Priez pour moi, pour que cela ne soit pas ! ...J'espère (lettre du 23 janvier) que cela en restera au discours. »

Le 8 mars, Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram, demande à Vienne la main de l'archiduchesse ; le dimanche 11, le mariage est célébré par procuration ; l'archevêque de Vienne avait d'abord hasardé une timide opposition, qu'il a ensuite retirée, la Cour d'Autriche ne reconnaissant ni l'excommunication fulminée par le Pape contre Napoléon le 11 juin 1809, ni le canon qui réserve au Saint-Siège le droit exclusif de juger les causes matrimoniales des souverains (et qui dès lors infirme le jugement de nullité porté par l'Officialité parisienne contre le mariage de Napoléon et de Joséphine). — Puis on se met en route pour la France, *via* Munich-Stuttgart-Carlsruhe-Strasbourg. A Nancy, Bessières apporte à Marie-Louise une lettre de l'empereur : cette lettre, Napoléon l'a adressée au maréchal par un bref billet paraphé de sa main : « L'N dont il l'a signé, note M. Masson, a quatre centimètres et demi en hauteur, neuf en largeur. Toute sa puissance, son orgueil, son ambition réalisée sont dans cet N. Il signifie l'apogée et porte en soi la décadence et la chute. »

C'est à Compiègne que doit avoir lieu la cérémonie de la remise de la nouvelle Impératrice à son époux : Napoléon est allé au-devant d'elle au relais de Courcelles (entre Soissons et Compiègne) (26 mars)... Fêtes démesurées à Compiègne les 27, 28, 29 mars ; le 1er avril, mariage civil à Saint-Cloud ; le 2, cérémonie religieuse aux Tuileries.

> Hier, écrit le lendemain Marie-Louise à son père, plus de 1.500 personnes me furent présentées. Je me sentis si mal tout le temps — à cause du diadème en brillants d'un tel poids que je puis à peine le porter, — que je ne vis absolument personne.

Cela devait durer. Durant les quatre années qu'elle va passer en France, elle ne saura voir personne. Elle ne connaîtra pas même son époux. L'a-t-elle aimé ? On dit qu'elle a fini par l'aimer. Ce ne fut en tous cas que de cette très inférieure sorte d'amour qui naît machinalement de l'habitude. Il n'y eut jamais d'attachement : l'Empereur tombé, elle n'a pas l'air d'y prendre plus garde qu'à une mouche qui se noie. Dès l'été de 1814 (et peut-être même auparavant, ont dit les méchantes langues,

[1] De grandioses fêtes se préparent pour la célébration de ce centenaire ; et l'Eglise en sera. A Paris, à Notre-Dame, en présence des autorités civiles et militaires, un service religieux sera célébré, le 4 mai, sous la présidence du cardinal-archevêque, qui, de plus, donnera lui-même une absoute solennelle le lendemain 5 mai, en l'église St-Louis des Invalides, à l'issue de la cérémonie organisée par le Comité du Centenaire. Des cérémonies semblables sont annoncées en province, dans nos cathédrales. — Dans une Lettre du 4 avril à ses diocésains, le cardinal de Paris, rappelant que « l'Angleterre, la Belgique, les Etats-Unis, l'Italie, la Pologne, la Grèce, la Tchéco-Slovaquie s'uniront à la France pour rendre hommage à la mémoire de l'Empereur », ajoute :

« Et ce sera en même temps un hommage à la France, dont Napoléon a porté si haut et si loin le renom et la gloire.

« Tous les Français sont conviés à renouveler comme un pacte d'union sacrée et patriotique autour de son tombeau, à l'ombre du dôme des Invalides, qui abrite aujourd'hui ses cendres.

« Aussi bien la vie et l'œuvre de Napoléon sont le patrimoine de tous. Son vaste génie a rendu à la France, après la terrible et sanglante secousse de la Révolution, le calme et l'ordre, sinon toujours dans la paix, du moins, — quinze années durant, — dans le rayonnement d'immortelles victoires.

« Soldat, diplomate, administrateur, Napoléon Ier a laissé dans notre histoire assez de traces glorieuses pour que, malgré ses fautes et ses faiblesses, la postérité soit fière de lui et lui demeure reconnaissante.

« L'Eglise de France ne saurait oublier qu'il fut l'auteur du Concordat.

« Au lendemain de Marengo, Bonaparte victorieux rêva d'une autre victoire. Il voulut, malgré des adversaires de droite et de gauche, se faire lui-même, avec le concours du Pape Pie VII, l'artisan de la pacification religieuse. Mesure politique peut-être, mais souverainement bienfaisante. Pour la mener à bien, ni la sagesse, ni le courage ne lui manquèrent. Il avait compris l'injustice et la stérilité des persécutions religieuses et l'appui que l'Eglise peut donner à l'Etat. Peut-être n'est-il pas inutile de le rappeler à l'heure présente, qui n'est pas sans analogie avec les débuts du XIXe siècle. Puissent nos hommes politiques d'aujourd'hui s'inspirer des mêmes préoccupations patriotiques !... »

Voir, sur le Concordat, conférence de Mgr Baudrillart, *Revue de la Semaine,* 5 févr., p. 9-35.

qui ont même ajouté que c'était son propre père qui lui avait procuré cette liaison), elle se lie à Aix-les-Bains avec Neipperg, marié lui-même et type de don Juan, en attendant qu'il devienne veuf et l'épouse : c'est le mari n° 2 (Napoléon, de Sainte-Hélène, continuait à l'aimer, à parler d'elle quelquefois, et toujours avec amitié : un mot qui lui échappa, un seul, trahit la peine qu'il refoulait au fond de son cœur ulcéré : « Ce polisson de Neipperg, » dit-il un jour). — Enfin, Neipperg mort, elle épouse, en mariage secret, son majordome le comte Charles de Bombelles, le 17 février 1834 : c'est le mari n° 3 et dernier. Mais les mauvaises langues ne se sont pas arrêtées à ce chiffre déjà respectable de trois. (Voir le livre très documenté de l'honnête Dr Max Billard, *Les Maris de Marie-Louise,* Paris, Perrin, 1908).

Et elle ne savait pas mieux ouvrir les yeux sur les choses que sur les personnes. Ses *Carnets de voyage,* en trois parties, se rapportent, 1° au voyage dans les départements du Nord de la France et de la Belgique (27 avril-13 mai 1810), 2° au voyage à Mayence (23 juillet-9 août 1813), 3° au voyage à Cherbourg (23 août-5 sept. 1813). Il n'y a rien. C'est d'un vide effarant. Le moindre Bædeker serait une perle en comparaison. Ou, si l'on veut, c'est du Bædeker ânonné par un mauvais écolier qui n'en aurait retenu que des bribes incohérentes et incomprises.

Ni esprit, ni cœur, ni charme même : « Gentille fille, dit M. Masson, blonde, fraîche avec un teint très blanc, vergeté de points rouges et piqueté de petite vérole, une poitrine de nourrice, des mains et des pieds anormaux à force de petitesse, une bouche et un menton symboliques publiant la dégénérescence d'une race sur ses fins, que déciment la tuberculose, la folie et l'imbécillité...; des traits calqués sur ceux de son père, l'Empereur, cette lèvre démesurée, lourde et pendante, qui est la signature de la Maison... Cinq pieds deux pouces[1]. »

Mais « elle est ce qu'on désire qu'elle soit : l'incarnation de la Maison d'Autriche. » Ce fut la faiblesse de Napoléon de s'imaginer que cette alliance serait pour sa naissante dynastie un titre de noblesse de plus, — de s'imaginer surtout que l'Autriche allait par là entrer dans le sillage de la politique française : pas plus après qu'avant le mariage, l'Autriche ne désarmera. En 1812, avant même que s'ouvre la terrible campagne, elle aura partie liée avec la Russie. En 1813, au moment d'entrer dans la coalition, la pensée ne viendra même pas à François Ier que c'est contre son gendre qu'il prend les armes. En avril 1814, quand il fera demander à l'ex-impératrice Joséphine si elle consent à le recevoir, c'est elle qui aura le mot de la situation et qui lui enverra cette riposte cinglante : — « Pourquoi pas ? Ce n'est pas moi qu'il a détrônée, c'est sa fille. »

IV. — Une autre impératrice détrônée a donné dans sa longue retraite de cinquante années un magnanime exemple de dignité ; et dom Cabrol, abbé de Farnborough, lui consacrait naguère des pages émues : *L'Impératrice Eugénie en Angleterre (Revue de la Semaine,* 28 janv. 1921 ; cf. les *Souvenirs* posthumes publiés dans *Revue de Paris,* 15 août, 1er et 15 sept., 1er oct. 1920, et qui, par la volonté de leur auteur, feu Augustin Filon, précepteur du Prince Impérial, ne devaient voir le jour qu'après la mort de l'Impératrice ; cf. encore le vol. d'Imbert de Saint-Amand, *Louis-Napoléon et Mlle de Montijo,* réédité l'an dernier, *Ami* 1920, p. 524).

Elle avait quitté les Tuileries dans l'après-midi du 4 septembre 1870, vers 3 h. 1/2, pour arriver à Deauville le 6, après un voyage assez mouvementé (où elle refusa toujours, malgré les instances de ses familiers, de se déguiser) ; le 7, elle débarquait à Hastings, sur un yacht qu'avait mis à sa disposition un officier anglais. Depuis, et sauf quelques séjours en Espagne ou au Cap Martin (près de Nice), sauf quelques voyages aussi dont le plus douloureux fut son pèlerinage (en 1880) au coin d'Afrique où son fils était tombé l'année précédente (1er juin 1879) sous les zagaies des Zoulous, elle est restée en Angleterre, quelques jours à Hastings, puis à Chislehurst (banlieue de Londres), puis, à dater de 1881, à Farnborough. Elle se tint rigoureusement dans la retraite, à l'écart de toute intrigue dynastique. France d'abord ! ce fut sa devise immuable. Dès le matin du 4 septembre, après une nuit de désordre où des bandes n'avaient cessé de venir hurler sous les fenêtres des Tuileries : « Déchéance ! » comme Filon (à la suite de plusieurs autres) lui représentait qu'il n'y avait plus rien à faire à Paris, qu'il fallait sortir de cet enfer, transporter son gouvernement dans une ville de la Loire (Blois de préférence) et appeler autour d'elle le Corps Législatif : — « Non, répondit-elle, ce serait la guerre civile. La force de résistance aux Prussiens serait brisée en deux. Et à quoi bon ? Qui n'a plus Paris n'a rien... » Vers midi, une députation du Corps Législatif (Buffet, Daru, etc.) vient lui exposer que le seul moyen de faire échec à la proposition de déchéance (formulée au cours de la séance de nuit) serait, pour elle, de remettre, par un acte spontané, le pouvoir exécutif aux mains du Corps Législatif : la question dynastique demeurerait ainsi intacte. L'Impératrice refuse l'abdication déguisée qui lui était demandée : elle n'avait pas le droit de déserter, à l'heure du plus grand péril, le poste qui lui avait été confié ; la question dynastique pour elle n'était rien ; la France seule comptait :

Croyez-moi, MM., les épreuves que je viens de subir ont été tellement douloureuses, tellement horribles,

[1] M. Masson termine son travail (1er avril) sur ce trait, où se révèle la médiocrité de cette misérable petite âme. Marie-Louise vient de partir pour Blois (29 mars 1814, la veille de la capitulation de Paris), où elle va passer les journées d'angoisse qui s'écouleront jusqu'à l'abdication de l'Empereur (6 avril) ; et là, ayant laissé entrer deux chambellans dans la pièce où elle est couchée, elle suit le regard de l'un deux, croit voir qu'il est attaché sur son pied et lui dit : « Vous regardez mon pied, il est joli, n'est-ce pas ? »

Et M. Masson de laisser le style académique pour s'écrier : — « Oh ! la misérable femme !... Carogne de femme ! » C'est son mot de la fin.

que dans ce moment la pensée de conserver cette couronne à l'Empereur et à mon fils me touche très peu. Mon unique souci, ma seule ambition est de remplir, dans toute leur étendue, les devoirs qui me sont imposés. Si vous croyez, si le Corps Législatif croit que je sois un obstacle, que le nom de l'Empereur soit un obstacle, et non une force, pour dominer la situation et organiser la résistance, que l'on prononce la déchéance, je ne me plaindrai pas. Je pourrai quitter mon poste avec honneur ; je ne l'aurai pas déserté... Quant à moi, je suis prête à affronter tous les dangers et à suivre le Corps Législatif, partout où il voudra organiser la résistance.

Si cette résistance était reconnue impossible, je crois que je serais encore utile pour obtenir des conditions de paix moins défavorables.

Hier, le représentant d'une grande puissance m'a offert de proposer une médiation des Etats neutres sur ces deux bases : intégrité du territoire de la France, et maintien de la dynastie impériale.

J'ai répondu que j'étais disposée à accepter une médiation sur le premier point ; mais je l'ai énergiquement repoussée sur le second.

Le maintien de la dynastie est une question qui ne regarde que le pays, et je ne souffrirai jamais que des puissances étrangères interviennent dans nos arrangements intérieurs...

Elle portera le même désintéressement dans sa retraite. A peine arrivée en Angleterre, les chefs du parti bonapartiste, Persigny, Rouher et autres, essaient de la mêler à leurs intrigues : elle refuse absolument. A plusieurs reprises elle déclare qu'elle ne fera rien pour entraver les efforts du gouvernement de la Défense nationale. Au général Bourbaki, délégué auprès d'elle par Bazaine, elle affirme qu'elle refuse toutes les avances de la Russie pour rétablir l'Empire : — « La France, dit-elle, doit passer avant la dynastie. » Elle refuse de se rendre à Metz avec son fils, comme on l'y invite ; elle refuse même de lancer un manifeste : — « Vous ne pouvez, dit-elle au général Boyer, douter de mon ardent patriotisme qui me fait m'effacer aujourd'hui, tout en réservant nos droits à la conclusion de la paix. Je désire sauver la dernière armée de l'ordre (Metz), même au prix de toutes nos espérances. »

Elle prie lord Granville d'informer la délégation de Tours qu'à aucun prix elle ne voudrait abuser de l'hospitalité anglaise pour se livrer « à tout ce qui aurait l'apparence d'une intrigue ; » et Chaudordy la fait remercier de son attitude patriotique.

Un de nos bons diplomates et historiens de ce temps-là, Rothan (✝ 1890), résume en ces lignes toute son activité d'alors : — « Elle n'eut d'autre préoccupation que de faire servir à la cause de la France les sympathies que son sort éveillait dans toutes les cours d'Europe. » — « Je sais, écrit-elle à l'empereur d'Autriche, qu'en m'adressant à Votre Majesté, elle comprendra que ma seule préoccupation est la France et que c'est pour elle seule que mon cœur fortement éprouvé fait des vœux. » Mais François-Joseph se retranche dans sa neutralité. Elle écrit à Bismarck le 22 octobre pour obtenir un armistice en faveur de Metz ; elle s'adresse à Bernstorff, ambassadeur de Prusse en Angleterre, au roi de Prusse lui-même, mais toujours sans succès [1]. Après la capitulation de Metz, elle écrit au général Boyer : « Brisée par la douleur, je ne puis que vous exposer mon admiration pour cette vaillante armée et ses chefs. Vous connaissez mes efforts pour conjurer un sort que j'eusse voulu leur épargner au prix de mes plus chères espérances... »

Une de ses dernières attentions fut pour la France. Elle possédait une relique insigne de la Vraie Croix qui avait appartenu à Charlemagne et qui est bien connue dans le monde des archéologues sous le nom de « talisman » de Charlemagne. Donnée à l'Impératrice Joséphine par les chanoines d'Aix-la-Chapelle, la relique resta dans la famille de la reine Hortense ; et Napoléon III en fit don à Eugénie, qui confia à Froment-Meurice le soin de l'enfermer dans un magnifique reliquaire. A plusieurs reprises, et jusqu'en ces dernières années, des Allemands firent des tentatives pour la reconquérir ; mais l'Impératrice la garda toujours avec un soin jaloux. Elle se réservait de l'offrir, par l'intermédiaire de dom Cabrol, au cardinal Luçon, pour le trésor de la cathédrale-martyre.

V. — Le premier récit authentique de la mort du tsar Nicolas II a paru dans la *Revue des Deux Mondes* (1er août 1920) sous la signature de M. Nicolas de Berg-Poggenpohl. Les données en ont été fournies par le général Diederichs, l'ancien commandant des troupes tchéco-slovaques en Sibérie, qui avait procédé sur place à de minutieuses recherches et recueilli des témoignages directs, des preuves matérielles irrécusables.

Après l'abdication du 16 mars 1917, la révolution triomphante avait d'abord transféré le tsar et la famille impériale à Tobolsk (en Sibérie). Là, les prisonniers, le tsar surtout, devinrent rapidement l'objet d'une vénération naïve et touchante. Les voyant prier si souvent et avec tant d'ardeur, les paysans des environs leur apportaient d'humbles offrandes, des objets de piété à toucher, et s'agenouillant, unissaient leurs prières à celles des prisonniers, traités encore avec des égards relatifs. C'est cette popularité à base religieuse qui alarma les Soviets : dès que les routes, au sortir de l'hiver, devinrent praticables, le transfert à Ekaterinburg (dans l'Oural) fut décidé.

Seulement, quand l'ordre en arriva à Tobolsk, le tsarevitch était sérieusement malade. On lui accorda un délai, mais pas à l'empereur. Celui-ci, avec un premier convoi (une des grandes-duchesses, le prince Dolgoroukof, le Dr Botkine, un valet de chambre, une femme de chambre), quitta Tobolsk le 26 avril pour arriver à Ekaterinburg le

[1] Sa lettre au roi de Prusse est d'octobre 1870. La réponse de Guillaume Ier a été publiée pour la première fois dans son intégralité en 1918 *(Revue Historique,* mars-avril). L'Impératrice lui demandait une « paix généreuse. ...n'imposant pas à la France un cruel stigmate. » Le roi lui répond (26 octobre, la veille de la capitulation de Bazaine à Metz) que les « cessions de territoire » exigées « n'ont d'autre but que de reculer le point de départ des armées françaises qui à l'avenir viendront nous attaquer... L'Allemagne veut être assurée que la guerre prochaine la trouvera mieux préparée à repousser l'agression sur laquelle nous pouvons compter, aussitôt que la France aura réparé ses forces et gagné des alliés. »

30. Quelques jours après (10 mai), c'était le tour du second convoi : la tsarine et le tsarevitch, les trois autres grandes-duchesses, et toutes les personnes restées avec la famille impériale.

Tous furent internés à la maison Epatieff, sous rigoureuse surveillance : deux postes à l'intérieur, cinq à l'extérieur, avec deux mitrailleuses braquées devant la maison : en tout, 36 hommes. A la tête de cette première garde était le commissaire Wratchkowski, avec son aide Avdéief, et un criminel libéré. On y ajouta des gens des usines des frères Zlokazoff, 19 ouvriers (dont dix étaient des criminels libérés). Puis, comme ces premiers gardes se laissaient gagner, eux aussi, à un sentiment de vraie vénération pour le tsar, on envoya, pour les remplacer (juillet 1917), le terrible commissaire Jourowskyh, avec deux aides, un Russe et un Juif, et une équipe de Lettons. Ce sont ces Lettons qui jusqu'au bout, c.-à-d. durant une année, resteront les geôliers et les bourreaux de la famille impériale. C'est par eux que le régime de la prison, d'abord supportable (sauf les visites du « contrôle », toujours pénibles et outrageantes), fut changé en un odieux système de vexations continuelles. On supprima les promenades au jardin. On supprima bientôt tous offices religieux, et le prêtre n'eut plus la permission d'approcher les captifs : ce fut pour eux la plus dure des privations. Ils gardaient du moins au cœur, grâce à Dieu, un amour intense de la prière, qui ne cessa de les animer d'une ferveur toute mystique.

Un incident singulier s'était produit le jour qui précéda l'entrée en fonctions de la garde lettonne, dernier jour où la messe fut célébrée dans la maison Epatieff. Il y a, dans le rite grec-orthodoxe, une prière qui se dit à voix basse dans les messes ordinaires et ne se chante que dans les services funèbres : c'est un des moments où les fidèles s'agenouillent. Or, à cette messe qui devait être la dernière (mais personne ne le savait alors) célébrée devant le tsar et sa famille, le prêtre se trompa et entonna à haute voix le chant de cette prière : suivant l'usage, tout le monde tomba à genoux... L'impression fut indicible. Le prêtre a déclaré plus tard que toutes les personnes présentes eurent comme lui le pressentiment qu'un événement fatal se préparait.

Ce fut pour la nuit du 16 au 17 juillet 1918. A deux heures du matin, cinq députés des Soviets pénétraient dans les chambres où reposait la famille impériale. Jourowskyh les accompagnait. Les prisonniers, avec toute leur suite, à l'exception d'un jeune garçon de quatorze ans, sont conduits dans les sous-sols de la maison.

Jourowskyh lit un papier, puis ajoute : — « Ainsi, votre vie est finie. » — « Je suis prêt, » répond le tsar. Il fait le signe de la croix avec la tsarine, la grande-duchesse Olga et le Dr Botkine; les trois autres grandes-duchesses s'évanouissent; le petit tsarevitch reste debout, les yeux fixes et hors des orbites, comme s'il perdait la raison.

Jourowskyh donne le signal et tire le premier coup de revolver : le tsar est tué à bout portant. Alors commence une furieuse tuerie ; grêle de coups de fusils et de coups de revolvers. Ceux qui ne meurent pas sur-le-champ sont assommés à coups de crosses et de baïonnettes. La petite grande-duchesse Anastasie, qui n'était qu'évanouie, se met à crier quand on veut la toucher : on l'assassine à coups de baïonnettes. Il y eut tant de sang répandu, qu'il en coula dans le sous-sol voisin.

Les meurtriers étaient : le russe Jourowskyh et son aide-gardien le russe Paul Medvedieff (qui trois jours après mourra d'une crise cardiaque), les dix gardiens lettons, et cinq députés des Soviets, Juifs tous les cinq.

Ceux qui ont rendu témoignage de ces faits, sont : le prêtre et le diacre, la veuve de ce Medvedieff (qui lui avait tout avoué avant de mourir), la sœur de Jourowskyh, et deux des gardiens qui ont raconté la scène à divers membres de leur famille.

Quand tout fut fini, les gardiens restèrent dans le sous-sol avec ordre de faire disparaître toutes traces du crime, besogne qui les occupa jusqu'à six heures du matin. Les cadavres, empilés dans un camion automobile, furent transportés à une vingtaine de kilomètres : là, ils furent fouillés, dépouillés de leurs vêtements et brûlés. De ces vêtements ensuite, ainsi que de tout ce que les prisonniers portaient sur eux, on fit trois bûchers séparés. Il fallut deux grands jours pour faire entièrement disparaître les restes et les traces des victimes sur les lieux mêmes; finalement, ce qui en subsistait encore fut jeté dans un puits de mine.

Mais bien des vestiges sont restés et ont été retrouvés : la mâchoire artificielle du Dr Botkine et un doigt de femme (qui a été identifié), un grand nombre de fragments d'objets ayant appartenu aux membres de la famille impériale, même quelques débris des bijoux du tsar.

A Ekaterinburg même, on mit cinq jours encore à nettoyer la maison Epatieff de toute trace du crime. On détruisit quantité d'objets à l'usage personnel des victimes : brosses à dents, brosses à cheveux, chemises de nuit, etc. Mais des restes en ont été retrouvés dans les poêles, et identifiés, ainsi que d'autres objets, reconnus et identifiés, eux aussi, sur la personne de parents des meurtriers (vêtements, linge, parfums, etc.). — Ce qu'on ne brûla pas, tout ce qui était resté dans les appartements, fut apporté dans une chambre spéciale. Là, tout fut classé et emballé dans sept valises : le triage se fit sur une large ottomane, et quelques objets ayant glissé entre l'ottomane et le mur furent retrouvés plus tard, entre autres une lettre de la grande-duchesse Olga. La partie de ce funèbre butin qui avait le plus de valeur fut déposée temporairement à la filiale de la Banque Volga-Kama, à Ekaterinburg. Mais l'incinération des papiers et documents avait été faite si sommairement, que les feuilles inférieures des piles de papiers n'avaient pas été touchées par le feu et étaient restées intactes. Ces feuilles contenaient la liste des gar-

diens, tous connus maintenant, à l'exception des Lettons qui n'avaient été amenés à Ekaterinburg qu'en vue de l'assassinat : leur feuille de service n'était pas avec celles, plus anciennes, des autres gardiens, et aura été brûlée à part.

Le jour qui suivit la nuit du meurtre, le 17 juillet, un télégramme fut envoyé au Soviet d'Alapaevka, ordonnant l'exécution immédiate des prisonniers qui se trouvaient dans cette ville, à savoir : la grande-duchesse Elisabeth (sœur de l'impératrice et veuve du grand-duc Serge, tué d'une bombe anarchiste à Moscou longtemps auparavant, en 1905), le grand-duc Serge Michaïlovitch, les trois fils du grand-duc Constantin, le prince Palley (fils du grand-duc Paul), le maître d'hôtel Remeza. L'ordre fut exécuté le jour même dans un bois voisin ; les cadavres, rapidement fouillés, furent jetés dans un puits de mine, encore chauds, sans même avoir reçu le coup de grâce. Ils ont tous été identifiés, et l'on a retrouvé sur eux nombre de lettres et de documents. Parmi les objets retrouvés sur la grande-duchesse Elisabeth Fedorovna était l'icone devant laquelle Nicolas II se prosterna et resta en prières durant l'heure tragique qui précéda la signature de son abdication.

Les bolcheviks annoncèrent la mort du tsar, mais en démentant celle des autres membres de la famille impériale. Même, pour donner le change à l'opinion publique, trois jours après le crime (20 juillet 1918), un train quitta officiellement Ekaterinburg, et il fut annoncé bruyamment qu'il emportait les prisonniers impériaux : en réalité, il ne renfermait que la lectrice et amie de l'Impératrice, une toute jeune demoiselle d'honneur, un maître d'hôtel et deux laquais. Tous furent dirigés sur Perm, et tous fusillés dans le voisinage de Perm le 22 août 1918 (à l'exception d'un des domestiques qui, par un hasard inouï, put s'échapper à la dernière minute). — Depuis, diverses rumeurs ont été mises en circulation, prétendant que le tsar seul aurait été tué, ou même qu'il serait encore vivant, caché au fond de la Russsie : elles étaient toutes de source bolchevique.

La raison de ces bruits tendancieux, dit notre auteur russe, est si claire pour qui connaît l'histoire de la Russie et l'âme russe ! Créer plus de confusion, de dissensions, de crainte et d'espoir superstitieux dans cette mentalité déjà si profondément ébranlée et atteinte jusque dans ses racines.

VI. — M. Maurice Paléologue, ancien ambassadeur de France à Petrograd et l'un de nos plus fins lettrés, a commencé dans *Revue des Deux Mondes* (15 janv., 1er et 15 fév., 15 mars, 1er avril 1921), sous ce titre : *La Russie des tsars pendant la grande guerre,* des études qui sont du plus puissant intérêt pour la connaissance non seulement des événements qui ont précédé immédiatement et suivi l'agression allemande de 1914, mais surtout de l'atmosphère morale des dernières années du tsarisme. Il nous dit le vide de la légende de germanophilie qui s'est formée autour de la dernière tsarine. Celle-ci n'a jamais été Allemande d'esprit ni de cœur. Elle l'est de naissance, au moins du côté paternel, puisqu'elle est fille d'un grand-duc de Hesse ; mais elle est Anglaise par sa mère la princesse Alice, fille de la reine Victoria. Orpheline de mère à six ans, en 1878, elle vit dès lors habituellement à la Cour d'Angleterre. Son éducation, son instruction ont été tout anglaises ; et jusqu'au bout elle restera anglaise par son extérieur, par son maintien, par un certain accent de raideur et de puritanisme, par beaucoup de ses habitudes intimes. Mais quant au fond de sa nature, il est devenu entièrement russe. Russe jusqu'au mysticisme inclus, jusqu'à ces éléments émotifs, obscurs et nuageux de l'âme russe qui ont pour suprême expression la religiosité mystique (à ceci aurait contribué, d'après M. Paléologue, un atavisme hérité de sa mère, que la lecture de la *Vie de Jésus,* de Strauss, aurait jetée, peu après son mariage, dans une crise religieuse et morale terrible). Elle était Russe surtout dans son patriotisme. Elle aimait la Russie d'un fervent amour. Et comment en eût-il été autrement, puisque la Russie résumait et personnifiait pour elle tous ses intérêts de femme, d'épouse, de souveraine, de mère ? Quand elle monta sur le trône en 1894, on savait déjà qu'elle n'aimait pas l'Allemagne et spécialement la Prusse. Au cours des années qui ont précédé la guerre, elle avait pris en personnelle aversion Guillaume II, et c'est sur lui qu'elle faisait peser toute la responsabilité de la guerre, de « cette abominable guerre qui fait saigner chaque jour le cœur du Christ. » En apprenant l'incendie de Louvain, elle s'écria : — « Je rougis d'avoir été Allemande ! »

Une anecdote piquante sur le dernier télégramme de Guillaume II au tsar, postérieur de six heures à la déclaration de guerre. Celle-ci avait été remise par l'ambassadeur d'Allemagne à M. Sazonow le samedi 1er août, à sept heures du soir (heure russe ; 5 h. heure française). Ce soir-là, le tsar prolongea son travail jusqu'à 1 h. 1/2 du matin, puis entra dans la chambre de l'Impératrice prendre une tasse de thé et se retira à 2 h. pour aller au lit lui-même.

Comme j'étais fatigué, j'ai voulu prendre un bain, a-t-il raconté (nov. 1914) à M. Paléologue. J'allais entrer dans l'eau, quand mon domestique frappe à la porte, en insistant pour me remettre un télégramme : « Un télégramme très urgent, très urgent... un télégramme de Sa Majesté l'empereur Guillaume !... » Je lis ce télégramme, je le relis, je me le répète à haute voix... et je n'y comprends rien. Comment, me dis-je, Guillaume prétend qu'il dépend encore de moi que la guerre soit évitée ! Il m'adjure de ne pas laisser mes troupes franchir la frontière !... Ah ! ça, est-ce que je suis fou ? Est-ce que le Ministre de la Cour, mon vieux Fréedericks, ne m'a pas apporté, il y a au moins six heures, la déclaration de guerre que l'ambassadeur d'Allemagne venait de remettre à Sazonow ?... Je retourne dans la chambre de l'Impératrice et je lui lis le télégramme de Guillaume. Elle veut le lire elle-même, pour y croire. Instantanément, elle me dit : « Tu ne vas pas y répondre, n'est-ce pas ? — Non certes !... » Ce télégramme invraisemblable, extravagant, avait sans doute *pour but de m'ébranler, de me démonter, de m'entraîner à je ne sais quelle démarche ridicule et désho-*

norante. Ç'a été juste le contraire. En quittant la chambre de l'Impératrice, j'ai senti qu'entre Guillaume et moi tout était fini et pour toujours. J'ai dormi profondément... Lorsque je me suis réveillé, à mon heure habituelle, je me sentais tout allégé. Ma responsabilité devant Dieu et devant mon peuple restait énorme. Je savais du moins ce que j'avais à faire.

Ici, M. Paléologue indique qu'il s'explique un peu différemment le télégramme de Guillaume. — « Ah ! fit le tsar. Voyons votre explication ! » — « C'est que l'empereur Guillaume n'est pas courageux, dit M. P. — Oh ! non, » reprend le tsar. Et M. P. de poursuivre :

C'est un comédien et un fanfaron. Il n'ose jamais aller jusqu'au bout de ses gestes. Il m'a souvent fait penser à un acteur de mélodrame qui, jouant le rôle d'un assassin, s'apercevrait soudain que son arme est chargée et qu'il va réellement tuer sa victime... Que de fois déjà nous l'avons vu s'effrayer lui-même de sa pantomime ! Quand il a risqué sa fameuse manifestation de Tanger en 1905, il s'est arrêté brusquement au milieu de son scénario... Je suppose donc que, aussitôt après avoir lancé sa déclaration de guerre, il a été pris de peur. Il a réalisé les formidables conséquences de son acte et il a voulu en rejeter sur vous toute la responsabilité. Peut-être même s'est-il raccroché à l'absurde espoir de faire naître, par son télégramme, un événement imprévu, inconcevable, miraculeux, qui lui permettrait d'échapper encore aux suites de son crime...
— Oui, dit le tsar, cette explication s'accorde assez bien avec le caractère de Guillaume.

Mais l'explication du tsar, elle aussi, ne s'accordait que trop avec l'affreux machiavélisme de l'empereur allemand. Les deux explications sont vraisemblables l'une et l'autre ; les deux intentions, la machiavélique et la couarde, ont très bien pu coexister dans le cerveau de ce sinistre dégénéré.

VII. — Parmi les physionomies russes qu'évoque M. Paléologue, il y a Raspoutine. Et tant de fables ont surgi autour de ce nom qu'il est utile d'enregistrer quelques faits authentiques.

Grigory Raspoutine est né en 1871, à Pokrowskoïé, misérable village aux confins de la Sibérie occidentale (entre Tioumen et Tobolsk). Son père était un simple moujik, ivrogne, maraudeur et maquignon : il s'appelait Novy. Grigory reçut bientôt de ses compagnons d'adolescence le surnom très significatif de Raspoutine, terme d'argot paysan dérivé du mot *raspoutnik*, qui signifie « débauché, paillard, détrousseur de filles. » Souvent rossé par les pères de famille ou même fouetté publiquement par ordre de l'*ispravnik*, Grigory un beau jour rencontre son chemin de Damas : l'exhortation d'un prêtre, qu'il menait en voiture au monastère voisin, éveille tout à coup ses instincts mystiques, mais sans rien étouffer des autres. Tous les instincts, — y compris l'instinct mystique quand il reste affaire d'instinct, — peuvent cohabiter dans la même âme. Mystique et paillard, Raspoutine se jette tout de suite dans la secte impudique des Flagellants ou *Khlisty*.

Les Khlisty sont une des innombrables sectes qui se sont plus ou moins détachées de l'Eglise officielle et qui manifestent si étrangement l'indiscipline morale du peuple russe, son goût du vague, de l'extrême et de l'absolu. Ils se distinguent entre tous par l'extravagance et la sensualité de leurs pratiques. On les trouve principalement dans les régions entre Oural méridional et Volga inférieure (régions de Kazan, de Simbirsk, de Saratow, d'Oufa, d'Orenbourg ; à Tobolsk aussi, sur le versant sibérien de l'Oural). On estime leur nombre à 120.000 environ. Leur idéal avoué est de correspondre directement avec Dieu, de s'infuser le Verbe et d'incarner le Christ ; mais pour atteindre cette communion céleste, ils s'égarent dans toutes les folies de la chair. Ils ont leurs réunions, hommes et femmes pêle-mêle, la nuit, tantôt dans une *isba,* tantôt dans une clairière. Là, invoquant Dieu, clamant des hymnes, vociférant des cantiques, ils dansent des rondes avec une vitesse progressive, forcenée. Le chef de la danse flagelle ceux dont la vigueur faiblit. Bientôt le vertige les fait rouler tous à terre, dans l'extase ou les convulsions. Alors, remplis et grisés de l' « influx divin, » c'est une débauche éperdue, la réunion s'achève en scènes monstrueuses de luxure, de toutes les formes de luxure... L'histoire nous montre de ces aberrations déjà dans les mystères de l'antiquité, dans les sectes musulmanes, dans mainte secte hérétique, partout où l'âme humaine cherche une voie hors de la règle morale fixée par Dieu et promulguée par l'Eglise.

Raspoutine devient vite un des héros populaires de ces *radéniés* nocturnes. Simultanément, ses appétits mystiques se développent. Errant à travers les villages, il tient des discours évangéliques, il récite des paraboles, il se risque aux prophéties, aux exorcismes, aux incantations ; il se vante même d'opérer des miracles. Des peccadilles trop bruyantes lui attirent encore des démêlés avec la justice ; mais déjà l'autorité ecclésiastique l'a pris sous sa protection. En 1904, sa renommée arrive jusqu'à Petrograd. Le fameux visionnaire, le Père Jean de Cronstadt, qui a consolé, qui a sanctifié l'agonie d'Alexandre III, veut le connaître [1] ; il le reçoit en son couvent de St-Alexandre Newsky et constate, à des signes certains, qu'il est marqué de Dieu.

De ce jour les horizons de Raspoutine s'élargissent. Il entre en relations avec toute une séquelle de popes plus ou moins illuminés, plus ou moins crapuleux, comme il y en a trop dans les bas-fonds du clergé russe. Il se donne pour acolyte le P. Eliodore, moine injurieux et tapageur, érotique et thaumaturge, adoré de la populace, féroce ennemi des Juifs et des libéraux, qui plus tard tiendra le Saint-Synode en échec par la violence de son fanatisme révolutionnaire. Bientôt il ne se contente plus de fréquenter des moujiks et des popes : on le voit se promener gravement avec des archiprêtres et des higoumènes, des évêques et des archimandrites, qui, comme le P. Jean, reconnaissent en lui « une étincelle de Dieu. » Lui-même cependant restait et restera toujours simple laïc ;

[1] Sur ce P. Jean, † 1909, voir *Ami* 1900, p. 117, 121, 816 ; 1901, p. 336 ; 1905, p. 935.

jamais l'Eglise officielle ne lui donnera la consécration monastique. Et il poursuivra jusqu'au bout le cours de ses paillardises et de ses beuveries.

L'idée qui revient à chaque instant dans son verbiage religieux, est celle-ci :

> C'est par le repentir seul que nous pouvons opérer notre salut. Il nous faut donc pécher pour avoir l'occasion de nous repentir. Aussi, quand Dieu nous envoie la tentation, nous devons y céder afin de nous procurer ainsi la condition préalable et nécessaire d'une fructueuse pénitence. D'ailleurs, la première parole de vie et de vérité que le Christ a apportée aux hommes, n'est-elle pas : *Faites pénitence ?* Mais comment faire pénitence, si l'on n'a pas tout d'abord péché ?

Luther avait déjà dit quelque chose comme cela : *Pecca fortiter...*, et les Allemands de son temps l'ont suivi, mais pour des raisons où la conviction, semble-t-il, n'entrait pas pour grand'chose. Les Russes de Raspoutine, au contraire, étaient des convaincus enthousiastes. Dans les rues, on s'agenouillait sur son passage ; on touchait le bord de sa touloupe ; on lui disait : « Notre Christ, notre Sauveur, prie pour nous, pauvres pécheurs ! Dieu t'écoutera... »

Si bien qu'en 1905 l'archimandrite Théophane, Recteur de l'Académie théologique de Petrograd, confesseur de l'Impératrice, l'introduit et le patronne dans sa clientèle dévote, qui comptait beaucoup de spirites, mais aussi des personnes d'une conduite exemplaire.

De là au Palais Impérial, il n'y avait qu'un pas... Toutefois, à la veille même d'accorder audience à Raspoutine, les souverains, pris d'un dernier scrupule, demandent encore conseil à Théophane, qui les rassure pleinement : — « Grigory, dit-il, est un simple. Vos Majestés auront profit à l'entendre, parce que c'est *la voix de la terre russe* qui s'exprime par sa bouche... Je sais tout ce qu'on lui reproche... je connais ses péchés, ils sont innombrables et le plus souvent abominables. Mais il y a en lui une telle force de contrition et une foi si naïve dans la miséricorde céleste, que je garantirais presque son salut éternel. Après chaque repentir, il est pur comme l'enfant qui vient d'être baptisé. Dieu le favorise manifestement de sa prédilection... »

Dès son entrée au Palais, il prend sur les souverains un extraordinaire ascendant. Il les endoctrine, les éblouit, les subjugue : un ensorcellement. Non pas qu'il les flatte. Au contraire. Du premier jour, il les traite durement, avec une familiarité audacieuse et primesautière, une faconde triviale et colorée, où les deux monarques, rassasiés d'adulations, saturés de flagorneries, croient reconnaître enfin « la voix de la terre russe. »

De ce jour aussi, c'est chez lui, dans son modeste logis, la ruée des courtisans, des intrigants, de tous les quémandeurs de places et de titres, généraux et fonctionnaires, évêques et archimandrites, conseillers d'Empire et sénateurs, aides de camp et chambellans, dames d'honneur et femmes du monde : un défilé continuel. Les « saints » du ciel russe s'en mêlent. Un soir, à une séance de spiritisme, un S. Séraphin de Sarow, « canonisé » en 1903, apparaît à une vieille comtesse fanatique de Raspoutine, et oracule : « Un grand prophète est parmi vous. Il a mission de révéler au tsar les volontés de la Providence et de le conduire dans les voies glorieuses. » Evidemment c'est Raspoutine, pense-t-on, qui est désigné. Le tsar est vivement frappé de l'oracle, d'autant que, comme chef de l'Eglise, il a pris une part décisive dans la canonisation de Séraphin et qu'il lui témoigne une particulière dévotion. (Cf. *Ami* 1903, p. 331 et 528).

A la longue cependant, les milieux sains de la capitale s'émeuvent. Malgré les rigueurs de la censure, les journaux dénoncent l'ignominie du Sibérien. L' « élu de Dieu » sent qu'il fera bien de s'éclipser quelque temps. Il prend (mars 1911) le bâton de pèlerin et annonce qu'il part pour Jérusalem. Ses fidèles en sont en extase. Lui, pendant ce temps, s'en va villégiaturer chez un compère. Mais l'Impératrice, qui n'a cesssé de correspondre avec lui par lettres et par télégrammes, déclare (automne 1911) qu'elle ne peut endurer plus longtemps son absence ; d'ailleurs, depuis son départ, les hémorragies du tsarevitch (qui est de constitution hémophilique) se multiplient, sa vie est en danger, Raspoutine seul peut fléchir le ciel... La pauvre femme ne vit plus que de crises de nerfs et syncopes perpétuelles.

Raspoutine revient à Petrograd au début de novembre. Et l'orgie recommence. Un évêque et un moine prennent la tête de l'opposition contre le ribaud : celui-ci obtient incontinent du Saint-Synode, sur réquisition impériale, un ordre de déposition et d'exil contre le premier, un ordre d'incarcération contre le second.

Le scandale est trop criant. A la Douma, le chef des octobristes, Goutchkow, incrimine, quoique en termes voilés, les relations de Raspoutine et de la Cour. A Moscou, les interprètes les plus qualifiés de l'orthodoxie protestent publiquement contre la servilité du Saint-Synode et vont jusqu'à réclamer la réunion du Concile national pour la réforme de l'Eglise. Même l'archimandrite Théophane, éclairé enfin, élève dignement la voix : aussitôt, et tout confesseur de la tsarine qu'il est, un arrêt du Saint-Synode le relègue en Tauride.

Kokovtsow, Président du Conseil, adjure (1er mars 1912) le tsar de l'autoriser à renvoyer Grigory chez lui, allègue l'opinion publique soulevée, les journaux... Le tsar l'interrompt, d'un sourire dédaigneux : — « Vous faites attention aux journaux ? — Oui, Sire, quand ils attaquent mon souverain et le prestige de la dynastie. Et ce sont aujourd'hui les journaux les plus loyalistes qui se montrent les plus sévères dans leurs critiques... » Aux instances de son ministre le tsar finit par répondre froidement : — « Je lui dirai moi-même de partir et de ne plus revenir. — Dois-je considérer que c'est une décision de Votre Majesté ? — Oui, c'est ma décision. » Et il le congédie... Quelques heures plus tard, Raspoutine appelait au téléphone un sénateur ami intime de Kokovtsow et lui criait qu'il

pouvait téléphoner audit Kokovtsow que lui, Raspoutine, était au courant de tout, abrité contre tout... — A tous les avertissements les souverains ne cessèrent d'opposer la même tranquille réponse : — « Ce sont des calomnies. D'ailleurs, les Saints sont toujours calomniés. »

Sur son activité durant la guerre, la lumière n'est pas complète encore. Très germanophile avant la guerre, il flaire un instant, au début des hostilités, d'où souffle le vent. Le vent était fort changeant, en Russie, avec des sautes aigrement francophobes. Raspoutine n'avait plus, comme auparavant, semble-t-il, ses entrées libres au Palais. Mais il tenait toujours étroitement dans sa clientèle quelques-uns des plus hauts personnages de l'Empire : Stchéglovitow, ministre de la Justice ; Maklakow, ministre de l'Intérieur ; le futur et tristement fameux ministre Sturmer ; Woyéïkow, commandant des Palais impériaux ; Biéletzky, directeur de la Police ; Dobrowolsky, Premier Procureur du Sénat ; Sabler, Procureur Suprême du Saint-Synode (par lui, Raspoutine tenait pour ainsi dire en main tout l'épiscopat et toutes les hautes fonctions ecclésiastiques) ; etc. — Pour contrebalancer l'action de cette cabale, il n'y avait auprès des souverains, dit M. Paléologue, qu'une personne, le chef de la Chancellerie militaire de Sa Majesté, le prince Wladimir Orlow, fils de l'ancien ambassadeur à Paris. Sazonow réussit à faire écarter un temps Raspoutine de la Cour ; mais Sazonow tomba, et Raspoutine rentra à Petrograd [1].

Raspoutine fut exécuté en janvier 1917, voici en quelles circonstances (voir notice de M. G. Bonet-Maury, *Revue Chrétienne,* févr.-mars 1917). Quelques jeunes gens un soir l'invitent à souper ; l'un d'eux lui déclare qu'il est condamné à mort, et lui présente un pistolet pour se faire justice lui-même. Raspoutine prend l'arme, la dirige contre son interlocuteur et le manque. Mais les autres conjurés l'abattent, puis lui attachent un poids lourd aux pieds, et le jettent dans la Néva. — On a su, depuis, que le chef du groupe des meurtriers était le grand-duc Dimitri Pawlosky, assisté du prince Youssouspir.

La vie de Raspoutine, si on l'écrit un jour complète, ne sera pas *ad usum Delphini ;* mais on en pourra dégager une démonstration de la nécessité du magistère ecclésiastique. Il y a de la crapule partout, dans toutes les sociétés humaines. Mais elle ne s'imposera jamais ainsi à tout un monde officiel, à toute une partie de l'opinion publique, là où se fait sentir sur les écarts toujours possibles du besoin religieux l'action disciplinante de l'Eglise, là où la simple présence, le rayonnement d'une sérieuse minorité catholique maintient à un certain niveau, dans l'ambiance sociale, le sens moral.

VIII. — Elle a eu cependant un grand passé religieux, « la sainte Russie » ; et c'est un émerveillement que de suivre, à travers les 104 planches de photogravures hors texte du nouveau livre de M. Louis Réau (ancien directeur de l'Institut français de Petrograd), **L'Art Russe, des origines à Pierre le Grand** (gr. in-8 de 388-104 p., 40 f., Paris, H. Laurens), l'efflorescence, au moyen âge, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, dans les églises russes. C'est une révélation que ce volume. L'art russe n'est pas connu en Occident. La civilisation russe, dans son ensemble, nous est restée plus étrangère que certaines civilisations asiatiques du Proche ou de l'Extrême-Orient. L'icone russe est moins connue certainement que la miniature persane, la porcelaine chinoise ou l'estampe japonaise. Le Louvre possède, depuis 1893, une *Section des Arts d'Extrême-Orient* (que viennent compléter de nombreuses collections publiques ou privées, Musées Guimet, Cernuschi, etc.), tandis que l'art russe ancien n'a encore été admis dans aucun de nos Musées d'Occident. L'art russe est resté *terra incognita.*

Faute de le connaître, on l'a exécuté sommairement en disant que jusqu'à Pierre le Grand il n'est qu'un reflet de l'art byzantin, et, depuis Pierre le Grand, un écho de l'art français.

Et quand cela serait ? Les historiens de l'art ne font pas fi de l'architecture allemande du moyen âge, malgré son peu d'originalité.

Mais cela n'est pas. Sans doute, en aucun autre pays on ne constate une pareille proportion de maîtres étrangers. Mais ce dénombrement ne prouve rien. Un artiste appartient plus au pays où il a œuvré qu'au pays où il est né : l'Ecole Flamande a toujours revendiqué le Mayençais Memling, l'Italie le Français Jean Bologne, l'Espagne le Crétois el Greco, la France le Bruxellois Philippe de Champaigne. La Russie, de même, a absorbé nombre d'artistes « allogènes », qui ont produit chez elle des œuvres très différentes de celles qu'ils auraient créées dans leurs pays d'origine. Et, de plus, elle s'est assimilé leurs leçons. Les artistes russes ne se sont pas contentés de copier les modèles étrangers ; ils les ont adaptés à leurs convenances et à leurs traditions ; ils les ont combinés en des synthèses originales. Les formes de l'architecture byzantine s'accommodent chez eux aux nécessités du climat septentrional ; les éléments décoratifs de la Renaissance italienne se mêlent aux motifs populaires slaves.

Et tout ce développement artistique a été rapide : la Russie n'est venue au christianisme qu'à la fin du x^e siècle (S. Vladimir, le Clovis russe, baptisé en 988 à Kherson), ce qui fait un retard initial de 500 ans. Et puis surtout, une catastrophe inouïe s'abat sur elle au XIII^e siècle et arrête net l'essor de la civilisation russe : l'invasion mongole, qui se prolonge jusqu'à la fin du XV^e siècle (sous Ivan III le Grand, 1462-1505) et isole la Russie de l'Europe pour la souder à l'Asie musulmane. Les Mongols partis, tout est à reprendre à pied d'œuvre : l'imprimerie, introduite à Paris en 1466, n'essaime à Moscou qu'en 1553, après que déjà les Espa-

[1] La *Revue de France* vient de publier (1er avril) (à la suite du journal américain *The Globe)* des lettres de la tsarine au tsar. Lettres tout intimes, et qui réduisent totalement à néant l'accusation lancée contre elle d'avoir trahi les intérêts de la Russie au profit de l'Allemagne : pas une seule fois elle n'y parle de paix séparée, pas la moindre récrimination contre les alliés, pas une allusion, même indirecte, à un désir de finir la guerre avant que la victoire soit acquise.

Mais, ce qui est malheureux, et ce qui apparaît clairement à travers ces lettres, c'est la domination qu'elle exerce sur son faible mari. Et le pis, c'est qu'elle-même est dominée par Raspoutine. Quand elle parle de Raspoutine, elle dit « Notre ami », ou simplement « Lui ». C'est Raspoutine qui la monte contre le grand-duc Nicolas, le généralissime russe, dont elle finit par obtenir la destitution (août 1915) ; et dès lors elle prend effectivement la direction des affaires. La Douma est son cauchemar. Elle ne connaît que l'autocratie totale, la domination implacable : « Tout ce monde, écrit-elle (9 sept. 1915), a besoin de sentir une main de fer ; jusqu'ici ton règne a été trop doux... Tu es le maître tout-puissant de la Russie, le Seigneur t'a placé sur ton trône, ils n'ont qu'à s'incliner », etc., etc. — Conseillée par Raspoutine, elle a réussi à isoler le tsar, à éloigner de lui toute l'élite russe et les grands-ducs eux-mêmes ; et par là elle a rendu la révolution inévitable. C'est de cela, et non de la défaite militaire de la Russie, qu'elle est responsable devant l'histoire.

gnols l'ont importée au Mexique. — Après la terrible période dite *des Troubles*, au commencement du XVII^{e} siècle, c'est l'avènement réparateur (1613) de la dynastie des Romanov ; mais voici Pierre le Grand (1682-1725) et sa révolution par en haut, aussi malfaisante en esthétique que sur le terrain religieux : il brise net le cours de l'art russe et lui impose un tout nouvel apprentissage. Il n'y a pas d'exemple, en aucun autre pays, d'une pareille solution de continuité. L'art français ou l'art italien, par exemple, subissent une série d'actions et de réactions, la Renaissance succède au gothique, le classicisme au style baroque, etc. Mais ces alternances n'empêchent pas la perpétuité d'une tradition : les églises et châteaux de la Renaissance conservent longtemps une structure gothique, et nos peintres les plus modernes ne songent pas à répudier l'enseignement d'Ingres ou de Poussin. En Russie, au contraire, cassure nette et profonde.

Mais c'est à Pierre le Grand que s'arrête M. Réau. Pierre le Grand marque la fin du moyen âge russe. Et c'est le moyen âge russe qui nous intéresse surtout. La Russie est à la veille d'une refonte totale ; elle n'a rien à regretter, en art non plus qu'ailleurs, du machinisme tyrannique institué par Pierre le Grand.

Seule de tous les grands Etats de l'Europe, la Russie reçut le christianisme de Byzance, et non de Rome. Ce fut son malheur, puisque le schisme, s'il n'était pas consommé encore au temps où S. Vladimir reçut le baptême, était déjà (et depuis plus d'un siècle, depuis Photius) menaçant et qu'il sera consommé définitivement par Michel Cérulaire (1057) quarante ans après la mort de S. Vladimir : ce qui a eu pour résultat d'isoler la Russie de l'Europe occidentale, de la condamner à rester (politiquement et religieusement) en marge de la « chrétienté ». Sur cette vieille Byzance, qui jusqu'au bout, tout le long du moyen âge, n'a cessé d'être une terre féconde, admirablement féconde en hommes, en hommes de guerre et en hommes de gouvernement, mais dont le schisme et tous les mauvais sentiments issus du schisme ont paralysé ou faussé l'activité, M. Diehl, membre de l'Institut et professeur à la Sorbonne, nous donne un Manuel qui est un modèle de précision, d'élégance et de plénitude, **Histoire de l'Empire byzantin** (in-12 de XI-250 p., 4 cartes et 15 planches hors texte, 8 f., Paris, Aug. Picard). Il prend Constantinople à sa fondation (330) et la conduit jusqu'à la chute (1453). Il a fait de Byzance la grande étude de sa vie ; il l'aime ; il en connaît certes les défauts et les vices, mais aussi les ressources et les mérites, périodes de splendeur succédant à des crises désespérées, renaissances imprévues où, selon le mot d'un chroniqueur, « l'Empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille, parée d'or et de pierres précieuses ». Il dénonce les ambitions des patriarches qui ont voulu et maintenu le schisme, en dépit des efforts de nombre d'empereurs. Byzance a eu de grands et nobles souverains ; et M. Diehl ne fait pas mystère d'une émotion, d'une admiration qui est communicative. Que n'eût-on pu espérer de l'union de ces deux moitiés du monde civilisé, l'Orient et l'Occident ! et de quelles splendeurs nouvelles serait aujourd'hui le présage, l'union des deux Eglises, cette union à laquelle les Papes de notre temps travaillent avec une ardeur que l'on ne peut s'empêcher de croire annonciatrice de grands résultats !

IX. — M. Maurice Pernot réunit en volume ses articles donnés cet hiver à la *Revue des Deux Mondes*, **L'épreuve de la Pologne** (in-12 de 312 p., 7 f. 50, Plon). D'utiles livres ont été écrits sur la Pologne ces années-ci, qui envisagent tel ou tel aspect du problème polonais. Mais le travail de M. Pernot réalise, pour l'heure actuelle, le meilleur exposé synthétique que nous ayons : questions qui se posent, projets à réaliser, efforts accomplis, résultats acquis déjà, obstacles que nos alliés rencontrent dans cette œuvre d'organisation et de reconstruction nationale qu'aussitôt après la conquête de leur indépendance ils ont vaillamment entreprise. M. Pernot a tout étudié sur place : il y a longtemps d'ailleurs qu'il est un de nos plus perspicaces explorateurs en terre d'Europe ; il a eu de multiples entretiens avec les princes de l'Eglise et les membres du clergé, dont le rôle en Pologne est si considérable en matière politique aussi. Quand on l'aura lu, on verra clair dans les affaires de ce pays, qui nous touche de si près : problèmes de politique intérieure, organisation économique (industrie et commerce : question de Dantzig ; agriculture ; banques), questions sociales (le régime foncier), question juive, vie intellectuelle et Universités, surtout les questions assez acrimonieuses que pose la diversité de rites : rite latin et rite Uniate : questions d'Ukraine, de Lithuanie et de Russie-Blanche : aucune difficulté ne s'est jamais élevée entre catholiques de rite latin et catholiques de rite arménien, tandis qu'une inimitié séculaire sévit entre Polonais et Uniates Ruthènes...

C'est en Ukraine encore que nous transportent les frères Jérôme et Jean Tharaud avec leur nouveau livre, **Un Royaume de Dieu** (in-12 de 310 p., 7 f. 50, Plon) : tableau saisissant de la vie d'un Ghetto perdu dans les plaines à blé de l'Ukraine et qu'une mare bourbeuse seulement sépare d'un riant et propret village chrétien. Le contraste est d'un pittoresque captivant. Dans le Ghetto, — un Ghetto favorisé d'un rabbin miraculeux comme il n'y en a que quatre dans toute la Pologne et l'Ukraine (cinq ou six millions de Juifs), — tout un petit peuple s'agite, trafique, accomplit ses gestes rituels, isolé du monde et farouchement enfermé dans son obstination, dans sa foi à l'impossible, dans son orgueil héréditaire de peuple élu qui a toujours prétendu confondre ses destins avec ceux de Dieu même. ...Soudain la menace d'un pogrome vient bouleverser la paix de ce petit *Royaume de Dieu ;* et ce sont alors des scènes d'effroi tragi-comique dans l'appréhension d'un massacre... Les MM. Tharaud connaissent admirablement cette vie juive des villages russes ; et l'on sait si de ce qu'ils connaissent ils savent faire œuvre d'art achevé (ils dédient leur livre à l'un de nos meilleurs critiques d'art et écrivains catholiques : « A Louis Gillet, ses amis de vingt ans »). Ils font œuvre sociologique aussi, et nous laissent entrevoir comment du mysticisme étrange et superstitieux des rabbins peuvent sortir d'ardents bolcheviks.

Le Dilemme Russo-Polonais, par L. Zaleski (in-12 de 232 p., 6 f., Payot), a pour base une série de conférences faites à l'Ecole des Hautes-Etudes sociales à Paris en déc. 1917 et à l'Ecole des Langues orientales en déc. 1918. En sous-titre : *Les deux conceptions de l'ordre et de la liberté :* la conception russe, qui ne voyait (et ne voit peut-être encore) l'ordre que dans l'autocratie, et la conception polonaise, qui a exagéré la poussée démocratique. Celle-ci toutefois, malgré ses écarts, est infiniment plus près de l'idéal chrétien ; et la Russie non plus n'a pas toujours été sous le joug de l'autocratie. De la Russie on peut dire ce que M^{me} de Staël disait de l'Europe, que ce n'est pas la liberté qui y est nouvelle, c'est la tyrannie. En un chapitre particulièrement attachant, notre auteur (Polonais) démontre, par des faits nombreux et généralement peu connus, l'énorme influence civilisatrice que la Pologne a exercée sur la vie russe au XVI^{e} et au XVII^{e} siècles... Puis est venue la réforme à l'allemande de Pierre le Grand, qui a tout interrompu. Mais, si cette influence se renouait, que n'en pourrait-on espérer pour le plus grand bien du monde slave, de la sécurité européenne, — et de l'Eglise...? Oui ; mais il y a l'Allemagne prussienne qui continue à être (comme elle l'a été tout le long du XIX^{e} siècle) le grand dissolvant, l'excitateur perpétuel de haines entre tous les peuples qu'elle voit à l'Est de ses frontières.

TILSIT. **France et Russie sous le premier Empire. La Question de Pologne (1806-1809)**, par Ed. Driault (in-8 de XIII-492 p., 12 f., Alcan). La paix de Tilsit (8 juillet 1807), lit-on dans les manuels, marque l'apogée de

l'Empire napoléonien. Elle en annonce aussi la faillite. Napoléon, ce jour-là, pouvait rétablir la Pologne (dont le III[e] partage ne remontait qu'à une douzaine d'années, 1795). Il crut mieux faire de se jeter dans les bras du tsar Alexandre, le plus fourbe des hommes ; et c'est par considération pour le tsar qu'il accepta de reconstituer la puissance prussienne, dont un trait de plume suffisait à consacrer la disparition (comme un trait de plume avait décrété la disparition de tant d'autres souverainetés allemandes, comme un trait de plume décrètera la disparition du royaume de Hanovre et de quelques autres souverainetés en 1866). Il reconstitua la Prusse, et s'en tint, en fait de Pologne, à un vague « grand-duché de Varsovie » (doté d'une Constitution où nulle part ne figure le nom de Pologne : d'où le dépit des Polonais de n'être officiellement que des « Varsoviens »). Et la Russie ne fut pas contente, pas plus qu'elle ne le sera deux ans plus tard des arrangements avec l'Autriche après Wagram ni des arrangements avec la Turquie, qui elle-même regrettera que Napoléon comprenne si peu les traditions de la vieille diplomatie française... — Le livre de M. Driault, c'est l'histoire diplomatique de ces années 1806-1809, qui dans l'histoire militaire sont les années d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, de la guerre d'Espagne, et de Wagram. C'est un livre qui s'appuie sur une haute érudition, de première main toujours, mais qui surtout, comme tout ce qu'écrit M. Driault, est étincelant de clarté non moins qu'entraînant de vie et de mouvement.

Pour la Turquie, par Léon Rouillon (in-12 de 128 p., 4 f., B. Grasset). En sous-titre : *Documents.* Documents en effet, qui n'empêchent que ce soit un plaidoyer, — un plaidoyer pour une cause qui d'ailleurs n'est pas à court d'arguments, même sur le terrain religieux. L'auteur a un chapitre pour nous dénoncer « le danger orthodoxe, » et comment c'est la politique antireligieuse de la France qui a contribué pour une large part à la perte de son influence en Orient... Nous ignorons la Turquie ; et le pis, c'est que les autres ne l'ignorent pas et que notre ignorance est exploitée par les Anglais, par les Arméniens, par les Grecs... Ah ! les cinglants chapitres sur « la canaillerie de la Grécaille » (p. 63-96) !

L'infatigable M. Welschinger nous donnait en 1919, quelques mois avant de mourir, **L'Alliance franco-russe, Les Origines et les Résultats** (in-12 de 300 p., 5 f., Alcan). C'est un livre qu'il était difficile d'écrire avant les publications de documents faites par les bolcheviks. Mais ces documents une fois connus, on ne pouvait confier à des mains plus sagaces le soin de les présenter et de les encadrer dans un exposé bien enchaîné. Le livre de M. Welschinger sera un memento indispensable pour l'étude de nos relations avec la Russie depuis les années (1890-1893) où s'élabora l'alliance. — Deux parties : 1° Historique de l'Alliance, p. 29-100 ; 2° Documents diplomatiques et papiers secrets russes, jusques et y compris le rapport de M. Margaine (8 mai 1919) sur le *Livre Jaune* de 1918.

M. Léon Bourgeois, président du Sénat, publie, sous ce titre : **Le Traité de Paix de Versailles** (in-12 de VI-327 p., 6 f., Alcan), 1° le Rapport qu'il présenta au Sénat le 3 oct. 1919 au nom de la Commission des Affaires Etrangères chargée d'examiner le Traité de Versailles (fort clair memento pour l'intelligence de ce Traité, qui, comme on sait, n'est pas une chose exempte de complications) ; — 2° le Discours (p. 209-270) qu'il prononça au Sénat pour appuyer les conclusions du Rapport, sans illusion d'ailleurs sur le péril perpétuel que crée pour nous la présence d'une Allemagne plus unifiée que jamais à nos portes, — sans illusion non plus sur la conversion éventuelle de l'Allemagne : « On a dit : Il faut que l'Allemagne se convertisse. Le monde entier le souhaite... Mais il faut attendre cet événement, et, jusque-là, veiller sans relâche » (p. 240) ; — 3° série d'annexes : Crimes allemands classés par la Commission des responsabilités, Situation et effectifs des états-majors et des divisions de l'armée allemande, Stocks maxima autorisés, etc.

On a lu dans les journaux que c'est à l'aide de troupes chinoises que les bolcheviks sont venus à bout de l'insurrection de mars (Cronstadt, Petrograd, Moscou). ...La Chine, c'est une terrible inconnue. Il y a longtemps que Renan, un jour qu'on exaltait devant lui les séduisantes perspectives ouvertes par les grandes voies ferrées qui allaient unir l'Europe et l'Asie : — « Oui, fit-il, ce sera très beau,... si ce n'est pas le grand chemin de l'invasion. » Sur le péril jaune, l'*Ami* a donné son premier article en 1896, p. 577-8. Depuis, la Chine est entrée en révolution, en convulsions qui ont pris les proportions d'un écroulement. Mais elle reste toujours le pays le plus peuplé de la terre, le plus riche en matières premières, le plus formidable débouché, — l'inconnue. Sur les données de ce terrible problème, sur la situation de la Chine depuis dix ans, depuis la révolution déclenchée dans l'été de 1911, on prendra une orientation aussi agréable que sûre dans le livre de M. Jean Rodes, **La Fin des Mandchous** (in-12 de 268 p., 5 f., Alcan) : introduction sur le parti révolutionnaire avant la Révolution ; puis trois parties : 1° le déclenchement, — 2° le mouvement dans les provinces (notre auteur, p. 2[illegible]0-208, englobe toutes les missions, tant catholiques que protestantes, dans le reproche d'avoir flatté les penchants anarchistes de la génération nouvelle : cela semble bien vrai pour les missions américaines, protestantes et au service d'intérêts d'ordre surtout temporel ; pour les missions catholiques, il cite tel missionnaire catholique d'un grand port du Sud qui avait fait « le rêve de jouer les Lacordaire, » qui se serait vanté, en 1911, de conférences faites dès 1904 et années suivantes aux élèves de son collège sur les Droits de l'homme et du citoyen, voire socialistes... Il ne faut pas généraliser. M. Rodes lui-même rend hommage à la prudence et à la mesure des Jésuites de Shanghaï et aussi des autres Ordres français de ce grand centre, Lazaristes, Missions Etrangères, Frères des Ecoles chrétiennes ; les Jésuites ont à Shanghaï un Observatoire météorologique, une Université, et plusieurs collèges), — 3° le dénouement, et la fin de la dynastie. Conclusion sur « les possibilités de République. »

Plus effroyable que le péril jaune, il y a le péril pauvre, d'après M. Jean Rostand, **La Loi des Riches** (in-12 de 128 p., 5 f., B. Grasset). M. Jean Rostand est le fils cadet du défunt poète. Il a d'ailleurs un tout autre talent d'écrivain que son aîné (ou encore que sa mère). Mais quelle plume trempée au vitriol il a prise là ! Il a voulu faire scandale, pour forcer l'attention. C'est une fantaisie sans doute, mais d'un humour féroce. Ce sont les conseils d'un père à son fils, les leçons d'un « professeur de richesse. » Le père constate avec effroi que son fils est porté à trop de bienveillance envers les pauvres. Voilà le péril ! Il faut bien se convaincre que le pauvre n'est pas intéressant, qu'il est incapable, envieux, dépensier, etc., qu'il a tous les vices, toutes les tares. Il faut, si l'on veut son « bien, » le traiter, non par la pitié et la bienfaisance (voie où l'on ne s'arrête plus, si l'on a le malheur de s'y engager), mais le mater, le réduire... L'auteur, j'en suis sûr, ne pense rien de tout cela, mais il y a plus de gens qu'on ne croit qui le pensent. Il y a nombre de gens qui auront à se reconnaître, à reconnaître leur « pratique » dans ce tableau idéal des relations sociales entre riches et pauvres... Soyons durs, oraculait Nietzsche. Et Nietzsche a trouvé des échos partout, même ailleurs qu'en Allemagne, — partout où le rayonnement thermique de l'Evangile est en décroissance.

X. — Une excellente publication, et qui fera la joie de tous nos confrères (surtout des Directeurs de Patronages et d'Œuvres de jeunesse), ce sont les **Œuvres choisies de Henri de Bornier,** gr. in-8 de 566 p., 13 f. (maj. comp.), B. Grasset. L'édition paraît par les soins

de M. Aug. Dorchain, grand poète lui-même, qui a voulu faire pour Bornier ce que l'on fait pour Corneille, pour Racine, pour Boileau, — une anthologie de celles de ses œuvres qui ont fondé sa gloire et qui lui assurent l'immortalité, à savoir : *La Fille de Roland, — l'Apôtre, — les Noces d'Attila, — le Fils de l'Arétin, — Mahomet, — France d'abord !...* Bornier est mort il y a vingt ans ; mais son théâtre reste aussi vivant qu'au premier jour. Et les lecteurs de la *Croix* savent avec quel succès *La Fille de Roland* a été reprise cet hiver au Bon Théâtre (Paris, Bonne Presse). *La Fille de Roland,* quand elle fut représentée pour la première fois au lendemain de nos désastres de l'Année terrible, ce fut un enthousiasme inouï (dont la presse même d'outre-Rhin a enregistré l'écho), ce fut la plus noble soirée dramatique du XIXe siècle. Aujourd'hui, au lendemain de la victoire, mais dans l'angoisse d'autres lendemains, elle éveille en tous les cœurs les mêmes échos d'espoir et de magnanimité. Nous avons fait de tout ce théâtre de Bornier une étude développée, *Ami* 1904, p. 913-921. Nous y renvoyons nos lecteurs.

LITURGIE

Q. — A propos des *Additiones et Variationes* du nouveau Missel, chap. IX *De Evangelio in fine Missæ*, voudriez-vous les préciser ? Je crois comprendre les 2 premiers numéros, mais au 3e, je ne vois plus du tout...

R. — Il n'est pas douteux que, à l'occasion du dernier évangile de la messe, les *Additiones et Variationes* du nouveau Missel apportent quelques changements à ce qui se pratiquait jusqu'ici.

On continuera à dire à la fin de la messe l'évangile d'un dimanche, d'une férie majeure, ou d'une Vigile, à la place de celui de S. Jean, pourvu qu'on en ait fait mémoire à la messe. Il y a seulement exception dans le cas où cet évangile commencerait par les mêmes paroles que l'évangile de la messe célébrée, comme cela a lieu le Mercredi des Quatre-Temps de l'Avent où l'évangile *Missus est* commence comme celui de l'Immaculée-Conception dont on aurait dit la messe ce jour-là.

Si le même jour deux Vigiles, ou une Vigile et une férie majeure, étaient en occurrence, on dirait également à la fin de la messe l'évangile de celle qui aurait eu la première mémoire. Il faut excepter le cas où l'évangile de la férie majeure commencerait comme celui de la messe, et dans ce cas on prendrait à la fin de la messe l'évangile de la Vigile, quoique n'ayant eu que la seconde mémoire. (S. R. C., 5 fév. 1895, n. 3844, ad IX).

On n'omettra pas non plus à la fin de la messe l'évangile du jour octave de l'Epiphanie, ni celui propre à chaque jour des Octaves privilégiées de Pâques et de la Pentecôte, quand on en fait mémoire aux messes qui s'y célèbreraient *extra ordinem officii,* parce qu'aucun de ces évangiles n'est une simple répétition de l'évangile de la fête à octave.

Mais la plus grande nouveauté, ce sera sans contredit de substituer à l'évangile *In principio* l'évangile strictement propre à un saint dont la fête a eu mémoire à la messe célébrée. Au nombre de ces évangiles strictement propres, nous citerons l'évangile de la Chaire de S. Pierre, celui de S. Philippe et S. Jacques, de la Visitation. Mais on ne peut regarder comme strictement *propres* celui de l'Assomption et autres semblables, qui sont seulement *appropriés* au saint ou mystère du jour.

Q. — Pourquoi le nom de S. Mathias ne figure-t-il pas dans l'énumération des Apôtres au *Communicantes?*

R. — Au *Communicantes* ne figurent parmi les Apôtres (S. Paul excepté, à cause de sa constante union à S. Pierre) que les onze qui faisaient partie du groupe des Douze choisis par Notre-Seigneur lui-même. Les deux autres, S. Mathias et S. Barnabé (que la liturgie traite en apôtre), sont renvoyés au *Nobis quoque peccatoribus* parce qu'ils ne furent appelés à l'apostolat qu'après la mort du Sauveur. Et l'on a au total, dans les deux endroits, quatorze apôtres nommés, comme on a durant l'année les fêtes de quatorze apôtres.

Q. — Je suis aumônier d'une importante maison d'enseignement. Pour les funérailles de nos élèves et des professeurs, toutes les cérémonies doivent se faire à l'église paroissiale. Mais que puis-je faire, *absente corpore,* dans ma chapelle, pendant les jours qui s'écoulent entre la mort et l'enterrement ?

R. — Dans la chapelle de l'établissement, vous pouvez chaque jour, depuis la mort jusqu'à la sépulture de l'élève ou du professeur dont le cadavre est présent *dans la maison,* dire une messe de *Requiem* à l'intention du défunt, sauf dimanches et fêtes de 1re et de 2e classe, ou fêtes de précepte, ou jours excluant les fêtes de 1re classe, v. g. le mercredi des Cendres ; et il n'est pas nécessaire que le corps soit présent *à la chapelle même* où vous célébrez. (S. R. C., 10 nov. 1906, n. 4192, ad I, et 31 mars 1909, n. 4235, ad I et II).

Q. — Un curé peut-il vendre un calice consacré à un orfèvre, qui l'utilisera pour fabriquer n'importe quel objet ?

R. — Un curé n'a pas le droit de disposer des biens de son église ; il en a la garde (can. 1296 et 1522), mais il ne peut s'en dessaisir ni les vendre que sous le contrôle et avec l'autorisation de l'Administration diocésaine. C'est donc celle-ci qui vous dirigera et vous donnera l'avis utile dans la circonstance.

Q. — Est-il permis de remplacer, pendant le mois de mars, le *mercredi,* la messe de la férie par la messe votive en l'honneur de S. Joseph ?

R. — Non, le titre II des Nouvelles Rubriques *De Missis votivis* s'y oppose. Tout le temps du Carême *a die Cinerum* « prohibentur missæ votivæ privatæ sine cantu ». On ne peut rien de plus clair et de plus formel.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 20 aprilis 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les souscriptions aux Bons de la Défense Nationale sont reçues sans aucune formalité dans toutes les caisses publiques, dans tous les bureaux de poste, dans les succursales de la Banque de France et des principaux établissements de crédit.

Les intérêts des Bons de la Défense Nationale sont payés d'avance et exonérés de l'impôt sur les valeurs mobilières. Ils s'élèvent à 5 % pour les Bons à un an ; à 4,50 % pour les Bons à six mois ; à 4 % pour les Bons à trois mois, et à 3,60 pour les Bons à un mois.

La Banque de France escompte les Bons de la Défense Nationale lorsque le délai restant à courir pour leur échéance ne dépasse pas trois mois.

Elle avance à toute époque 80 % de leur valeur.

L'ALCOOL de MENTHE
DE
RICQLÈS
est le produit hygiénique parfait.

ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Phar^ies.

MACHINES A ECRIRE **NEUVE et d'OCCASION. — Duplicateurs** de toutes marques permettant de tirer facilement et rapidement : bulletins paroissiaux, circulaires, programmes, etc... — **Papier carbone et rubans** pour toutes marques. - Papier pour machines à écrire. — **Meubles de bureaux. — Fournitures générales.** — Demander renseignements et prix à OMNIUM DU MATERIEL DE BUREAU, 17, r. de la Charité, LYON. (Même M^on 16, r. Blatin, CLERMONT-F^d).

La Sciatique
La goutte, douleurs, rhumatismes, gravelle, guéris radicalement, en peu de jours, par le **TRAITEMENT DU CHARTREUX** le plus puissant antirhumatismal connu. Pas d'insuccès, pas de régime spécial. Demandez à M. Malavant, 19, rue des Deux-Ponts, à Paris, la brochure explicative gratuite et franco, vous vous guérirez vous-même.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'Abbé ROUS en 1871
SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS DE TABLE, blanc et rouge
livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales)

INOUI Voici enfin le remède préservatif et curatif du **RHUME DE CERVEAU** VITE GUÉRI avec les PILULES de **IDEAL NOBIAL**
On l'évite infaill^t avec 2 pilules au début. — Toutes ph^ies ou Rengniez, ph^ien, 56, rue de Passy, PARIS, 2 fr. 50.

POUR LE VIN DE MESSE
s'adresser
aux PÈRES TRAPPISTES
de N.-D. des Neiges
par LA BASTIDE (Lozère)

LISEZ CECI M^me L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève**, fondé en 1884, 2, r. Péclet, **à Besançon**, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres, Pendules, Bijouterie et Orfèvrerie.** Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1^res communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.

SIROP LAMOUROUX
contre **TOUX, GRIPPE, BRONCHITE**
VENTE au détail : 28, Rue de Richelieu, PARIS
ET DANS TOUTES LES PHARMACIES

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)

Aide entre Catholiques
HUILES, SAVONS ET CAFES
Demandez en toute confiance le tarif spécial
Pierre MICHELLON, à Salon (Bouches-du-Rhône)

CATALOGUE EN COULEURS franco
Tous les articles pour la Fête de
S^te Jeanne d'Arc
BAISSE DE PRIX
sur les **Linons, Batistes & toiles pur fil, ornements d'église.**
ARAGON, 20, rue Bonaparte, **PARIS**

PILULES GIP Pilules toniques et fortifiantes, régénératrices du sang et des nerfs, spécifiques de l'anémie et de la faiblesse constitutionnelle, à base de fer, quinquina, etc. L'étui 3,30 franco domicile. 64, Boul. Port-Royal et toutes pharmacies.

La Librairie **René GIARD**, 2, rue Royale, à **LILLE**, **achète** au maximum de leur valeur toutes bibliothèques et lots de livres de théologie, patrologie, littérature, etc., fins d'éditions. — *Catalogue périodique gratuit.*

Goutte, Gravelle, Arthritisme
SELS DE VITTEL
Marque GRANDE SOURCE
Toutes Pharmacies et Laboratoire des Sels de VITTEL

VITRAUX MOSAIQUES D'ART
MAUMEJEAN FRÈRES, Paris
6, RUE BEZOUT (XIV^e)
Envoi de l'album et devis sur demande